

L'Initiation



Revue philosophique indépendante des Hautes Études

**Hypnotisme, Théosophie
Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

12^e VOLUME. — 4^me ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 11 (Août 1891)

AVANT-PROPOS.....	<i>L'Idée de Dieu dans ses rapports avec la science.....</i>	Ad. Franck. (De l'Institut.)
	(p. 97 à 112).	
PARTIE INITIATIQUE...	<i>L'Evolution de l'Idée..</i>	Papus.
	(p. 113 à 126).	
PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE...	<i>Les Etats profonds de l'Hypnose (suite)....</i>	A. de Rochas.
	(p. 127 à 143).	
	<i>La Gnose et l'Inquisition.....</i>	Jules Doinel.
	(p. 143 à 147).	
	<i>Jésus de Nazareth ...</i>	Georges Montière.
	(p. 148 à 160).	
	<i>Eglise et Fin de siècle.</i>	Jacques Serda.....
	(p. 161 à 165).	
PARTIE LITTÉRAIRE....	<i>Eôraka</i>	Pierre Torcy
	(p. 166 à 178).	
	<i>La Vie d'un Mort...</i>	Jules Lermina.
	(p. 179 à 181).	

Groupe indépendant d'Études ésotériques. — Variétés : Un prêtre réfractaire. — Nouvelles diverses. — Bibliographie.

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà trois années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET, S. I. N. — STANISLAS DE GUAITA, S. I. N.
— JULIEN LEJAY, S. I. N. — GEORGE MONTIÈRE, S. I. N.
— PAPUS, S. I. N.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ALEPH. — Le F. BERTRAND VÉN. — RENÉ CAILLIÉ. —
A. C. TSHÉLA. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. —
G. DELANNE. — DELÉZINIER. — JULES DOINEL. — ELY STAR. —
FABRE DES ESSARTS. — JULES GIRAUD. — E. GARY. — YVON LE LOUP
— L. LEMERLE. — DONALD MAC-NAB. — MARCUS DE VÈZE.
LUCIEN MAUCHEL. — NAPOLÉON NEY. — EUGÈNE NUS. — HORACE
PELLETIER. — PHILOPHÔTES. — G. POIREL. — JULES PRIOU. —
QUÆRENS. — Le Magnétiseur RAYMOND. — Le Magnétiseur A. RO-
BERT. — ROUXEL. — H. SAUSSE. — L. STEVENARD. — PIERRE TORCY
— G. VITOUX. — F. VURGEY. — HENRI WELSCH. — OSWALD WIRTH.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD.
— JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — R. DE MARICOURT. —
— CATULLE MENDÈS. — EMILE MICHELET. — GEORGE MONTIÈRE.
— CH. DE SIVRY. — CH. TORQUET.

4°

POÉSIE

ED. BAZIRE. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZÈS. — P.
GIRALDON. — R. DE MARICOURT. — PAUL MARROT. — A. MORIN.
— ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

VIENT DE PARAÎTRE

PAPUS

TRAITÉ MÉTHODIQUE
DE LA
SCIENCE OCCULTE

Lettre-préface de Ad. FRANCK, de l'Institut

Un volume grand in-8° de 1,100 pages, contenant 10 traités techniques spéciaux (Nombres, Genèse, Kabbale, Gnose, Alchimie, Franc-Maçonnerie, Bohémiens, Chiromancie, Symbolisme, Biographie.)

400 gravures et tableaux dans le texte et deux planches phototypiques hors texte. Une table alphabétique de tous les termes employés, une table alphabétique des 400 auteurs cités et un glossaire des mots techniques. — Prix 16 fr.

Prime à nos Abonnés

Tous les Abonnés anciens et nouveaux de l'*Initiation* peuvent, dès aujourd'hui, recevoir LE TRAITÉ MÉTHODIQUE DE SCIENCE OCCULTE pour 12 fr. au lieu de 16 fr. en s'adressant 58, rue St-André-des-Arts, à l'Administration de la Revue.

Pour les Abonnés qui habitent la province joindre de plus 0 fr. 85 pour le port.

AVANT-PROPOS

L'IDÉE DE DIEU

DANS SES RAPPORTS AVEC LA SCIENCE

Par AD. FRANCK, de l'Institut,

Membre titulaire de la Société d'Ethnographie.

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est au nom de la Ligue nationale contre l'athéisme que j'ai l'honneur de vous adresser la parole. Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive, et j'ose espérer, malgré mes quatre-vingt-deux ans, que ce ne sera pas la dernière. Parler de Dieu et combattre les erreurs qui tendent à le supprimer dans les manifestations de la vie publique, dans la conscience des individus, c'est le plus heureux emploi qu'un homme de mon âge et de tout âge puisse faire aujourd'hui de son activité et de son intelligence.

Mais, à l'instant même, et dès les premiers mots que je viens de prononcer, il me semble que je lis sur les lèvres de plus d'un assistant cette question ironique : Qui êtes-vous, combien êtes-vous pour former

une ligue contre un mouvement d'idées qui paraît être le premier besoin de notre temps? D'où sortez-vous? Qui vous connaît depuis bientôt trois ans que vous existez? Qui se croit obligé de compter avec vous?

Nous pourrions répondre avec le grand mystique du dernier siècle, avec Saint-Martin dit le *Philosophe inconnu* : « Nous avons voulu faire du bien, nous n'avons pas voulu faire du bruit, parce que le bien ne fait pas de bruit et le bruit ne fait pas de bien. »

Mais ce serait un mauvais moyen de nous défendre. Grâce au régime de publicité sous lequel nous vivons, nous sommes tous, comme ce Romain dont nous parle l'histoire, logés dans une maison de verre. Toute œuvre qui prétend exercer une influence quelconque sur la société a besoin d'être aperçue : ce que l'on ne voit pas, et surtout ce qu'on n'entend pas, n'existe pas dans l'opinion de nos contemporains. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour être vus et pour être entendus.

La vérité est que nous n'avons pas été compris parce que nous voulions une chose à laquelle on ne peut atteindre sans une complète bonne foi, sans un parfait désintéressement. Pour les uns, nous étions un parti rétrograde qui n'aspire, par ambition du pouvoir, qu'à la restauration du passé et à la domination des esprits au sein d'une éternelle immobilité. En un mot, nous étions des cléricaux à peine dissimulés sous l'habit laïque, ou ce qu'on appelait pendant un temps « des jésuites à robe courte ». Vous, Mesdames et Messieurs, tous ou presque tous plus jeunes que moi,

vous ne les avez peut-être jamais connus; mais, moi, on m'en a souvent fait peur quand je faisais mes études au collège de Nancy. Des cléricaux, des jésuites à robe courte, voilà donc ce que nous étions pour quelques-uns. Pour d'autres, nous étions des sectaires, c'est-à-dire des révolutionnaires en matière de morale et de religion, des esprits chimériques et utopiques, par là même fanatiques et implacables, qui, tournant le dos à la réalité, ne tenant aucun compte de la tradition ni de l'histoire, se sont fait une religion et une morale de fantaisie en dehors desquelles il n'y a, pour eux, ni justice, ni mérite, ni bonne foi, ni conviction, ni raison. Ce dogme de leur création, emprunté à leurs prédécesseurs avec les changements qu'ils ont cru utile d'y introduire et qu'ils multiplient arbitrairement sous le prétexte de rajeunissement et de perfection, il ne leur répugne pas, tout en déclamant contre l'intolérance des temps passés, de l'imposer par la force, au nom de la liberté. Ils citeront volontiers comme exemples l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme décrétées par la Convention nationale et ayant pour sanction l'échafaud. Ils applaudiront à Jean-Jacques Rousseau qui bannit de sa cité imaginaire ceux qui n'admettent pas dans toute sa teneur la *Profession de foi du vicaire savoyard*.

Quant à dire en quoi consiste le dogme nouveau qu'ils ont la prétention de substituer aux vieilles croyances, j'y renonce; ce sera tout ce que vous voudrez : le déisme ou le panthéisme, ou le culte de l'humanité d'Auguste Comte, ou l'agnosticisme, c'est-à-dire le Dieu inconnu de Herbert Spencer!

Les deux opinions contraires qu'on s'est faites, ou qu'on persiste à se faire de nous, sont également fausses.

Nous ne sommes ni les hommes d'une école, ni ceux d'une secte. Partis de tous les points de l'horizon social, nous n'avons pas d'autre but, nous ne connaissons pas d'autre intérêt que la défense de la société elle-même, parce que nous ne la comprenons pas, nous n'admettons pas qu'elle puisse subsister sans Dieu, autant dire sans justice, sans bonheur, sans liberté, sans respect d'elle-même ; car Dieu, représentant l'éternité et la perfection, est le dernier mot et la suprême garantie de toutes ces choses. Qu'est-ce que la justice, qu'est-ce que l'honneur, qu'est-ce que la liberté, qu'est-ce que la moralité humaine, s'ils ne reposent pas sur des lois éternelles, et comment concevoir des lois éternelles sans un éternel législateur ? Pour la liberté en particulier, nous avons remarqué qu'elle court les mêmes risques, qu'elle souffre les mêmes dommages avec l'athéisme qu'avec le fanatisme aveugle des anciens âges.

Loin d'être une secte présomptueuse qui prétend se mettre à la place de la tradition, de la foi de tous les âges, des religions qui se sont partagé et se partagent encore le respect du genre humain, nous avons appelé toutes ces religions, sans leur demander aucun sacrifice du côté de leurs dogmes, à s'unir entre elles contre leur ennemi commun, c'est-à-dire contre l'athéisme. De cette manière, si nous réussissons — et notre succès dépend de vous, il est dans le vœu unanime des générations nouvelles, — nous sauverons

ensemble la foi et la tolérance, nous mettrons d'accord la religion et la liberté ; non pas une religion de notre invention, non pas une liberté de fantaisie, identique à l'anarchie ou au despotisme, mais la vieille religion et la vieille liberté, qui n'existent pas si elles ne sont conçues comme éternelles.

Ainsi donc, comme je le disais il n'y a qu'un instant, nous ne sommes ni des révolutionnaires ni des utopistes, mais des hommes de paix et de conciliation, des hommes pratiques qui appellent à eux toutes les forces vives de la société pour la sauver de la ruine et de l'abaissement.

Cette déclaration faite — et comment aurions-nous pu nous dispenser de la faire ? — nous rencontrons devant nous une question capitale, la seule question que je me suis proposé de traiter devant vous, la seule peut-être qui vous ait attirés dans cette enceinte. En vous annonçant que je me proposais de la traiter, j'ai voulu dire seulement que j'espérais lui ôter quelques-unes des obscurités, j'oserai ajouter quelque chose de l'effroi qu'elle présente ou qu'on s'efforce de lui faire présenter à la masse des intelligences.

Cette question, je la place dans la bouche de nos contradicteurs, en employant les termes dont je suppose qu'il leur conviendrait de se servir.

« Vous dites que vous ne pouvez concevoir la société sans Dieu ; mais Dieu, tel que vous le comprenez, et de quelque manière qu'on le comprenne, peut-il se concevoir avec la science arrivée au degré de maturité où nous la voyons aujourd'hui ? »

Je crois bien qu'on complèterait leur pensée en ajoutant : « L'idée de Dieu est absolument incompatible avec la science ; il faut choisir entre les deux : par cela seul que vous admettez l'une, vous répudiez l'autre. »

Ce terrible dilemme ne date pas d'aujourd'hui : il est déjà très ancien ; il est contemporain de tous les systèmes de philosophie qui donnaient pour origine à la nature le hasard ou le jeu aveugle des éléments de la matière. Mais, pour ne pas remonter trop haut dans l'histoire de la pensée humaine, j'en ferai honneur à Auguste Comte, le père du positivisme.

Selon Comte et ses disciples, l'histoire de l'esprit humain se partage en trois grandes périodes. Dans la première, l'homme voyait partout la main de la Divinité et ne croyait qu'en elle : c'était la période théologique. Dans la seconde, l'homme, subissant la puissance des idées ou des pures abstractions créées par son intelligence, ne s'inquiétait pas de la réalité des choses ; peu lui importaient les faits : c'était la période métaphysique, comme qui dirait le règne des hypothèses et des chimères. Enfin, dans la troisième période, l'esprit de l'homme s'est attaché uniquement aux faits qu'il connaît par son expérience ou qui frappent ses sens. Ces faits ou ces phénomènes, il s'est donné la tâche de les observer, de les analyser, sans s'inquiéter de leurs causes ni de leur raison d'être. Cette dernière période, dans laquelle nous vivons et dont nous ne sortirons pas, c'est celle de la science positive ou simplement de la science. Là, il n'y a pas de place pour l'action, ni même pour l'idée de la Di-

vinité, non plus que pour une idée quelconque, quand elle n'est pas le produit ou une simple généralisation de l'expérience.

Aussi Auguste Comte ne se faisait pas scrupule d'annoncer que le règne de Dieu était arrivé à son terme et que celui de l'humanité commençait. Mais, avec une naïveté charmante, il avait soin d'ajouter que l'humanité ne serait point ingrate, qu'elle tiendrait compte à Dieu de ses services provisoires.

Prise à la lettre, la division adoptée par Auguste Comte est inacceptable. Comment soutenir que, pendant la période métaphysique, au xvii^e siècle par exemple, qui marque le moment le plus brillant de cette période, la science fut entièrement inconnue ou négligée ? Qui oserait dire que Descartes, l'inventeur de l'algèbre appliqué à la géométrie, Newton à qui nous devons la connaissance de l'attraction universelle, et Leibniz, l'un des fondateurs, sinon le fondateur unique du calcul infinitésimal, n'aient été que des métaphysiciens, c'est-à-dire, selon Comte, des esprits chimériques et des abstracteurs de quintessence ? Du xvii^e siècle passez au xviii^e et même à la première moitié du xix^e : c'est bien un temps où florissait la science, où l'on ne jurait que par elle, où on lui promettait la régénération du monde, le temps des Lavoisier, des Lagrange, des Laplace, des Buffon, des Cuvier, des Monge, etc., etc. Est-ce que, durant toute cette époque, la métaphysique a sommeillé ? C'est alors que l'Allemagne a vu paraître coup sur coup ou simultanément des systèmes comme ceux de Kant, Schelling et Hegel, et la France

des penseurs tels que Joseph de Maistre, de Bonald, Maine de Biran, et, si l'on me pardonne de les nommer après eux, dans notre siècle de dénigrement, Lamennais, Cousin et Jouffroy. Je parle de métaphysique et de science ; mais, entre les deux, n'y a-t-il pas une grande place occupée par la théologie ? C'était bien de théologie qu'il s'agissait pour les jansénistes, les molinistes, les quiétistes, pour Port-Royal, Pascal, Fénelon, M^{me} Guyon, les gallicans, les ultramontains. Lamennais, de Maistre, de Bonald, que j'ai nommés tout à l'heure, étaient des théologiens autant et peut-être plus que des philosophes. Aujourd'hui même, en face du positivisme et de nos physiologistes à outrance, l'interprétation de l'Écriture ou des livres bibliques se partage entre deux écoles : l'école rationaliste et l'école traditionnelle. Or, qu'est-ce que ces deux écoles, sinon des écoles de théologie ?

Laissant de côté la division introduite par Comte dans l'histoire de la pensée humaine, arrivons à l'idée qu'il s'est faite de la science. Cette idée n'est plus la même que celle que s'en faisaient les grands philosophes de l'antiquité, tels que Platon, Aristote, les stoïciens, et les grands philosophes du xvii^e siècle, à savoir Descartes, Newton, Leibniz ; même ceux du xvi^e, parmi lesquels nous comptons Copernic et Képler, et ceux du xviii^e siècle, au nombre desquels Kant, mathématicien, physicien et astronome, en même que métaphysicien, nous représente, au point de vue de la science, une très grande figure. Les savants de ces diverses époques, embrassant la science dans son unité comme le plus grand effort, l'application la

plus complète de l'intelligence humaine, ne la séparent pas des idées nécessaires de la raison, des idées métaphysiques, tout en les distinguant de la métaphysique elle-même. Ils tiennent compte des idées de temps, d'espace, d'éternité, d'infini, de cause active, de cause finale, d'unité, de perfection. C'est Kant, le fondateur du scepticisme idéaliste, qui a écrit ces belles paroles : « Deux choses me remplissent d'un respect et d'une admiration toujours croissants : le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi. L'un me révèle la grandeur de Dieu, l'autre celle de l'homme. »

Aujourd'hui, la science est à peu près restée ce qu'Auguste Comte voulait qu'elle fût : l'observation et l'analyse des phénomènes, ou le raisonnement appliqué à la détermination de ces mêmes phénomènes, sans l'intervention des idées métaphysiques, des idées universelles dont nous venons de parler.

Le mouvement même, le progrès illimité des différentes branches des connaissances humaines a imposé aux savants cette manière de voir. Il a fallu que chacun d'eux se renfermât dans la sphère qu'il avait choisie comme objet de ses explorations. Il a fallu, par exemple, que le physicien se confinât dans la physique, le chimiste dans la chimie, l'astronome dans l'astronomie, le mécanicien dans la mécanique, le mathématicien dans la science des nombres et de l'étendue. Ils n'avaient pas à s'inquiéter, ni à tenir compte d'autre chose. Ils pouvaient se croire permis de nier l'existence des idées si chères à leurs devan-

ciers, ou se les représenter comme des hypothèses fabriquées à plaisir.

Or, si vous supprimez ou rendez inaccessibles les idées d'infini, d'unité, d'universalité, de perfection, de plan préconçu ou d'intelligence régulatrice, il n'est plus permis de parler de Dieu ou d'essayer une démonstration de son existence; car il a cessé d'être, ou il n'a jamais été, s'il n'est pas l'être infini, l'être unique dans son infinitude, la source universelle de toute existence, l'être parfait, l'intelligence suprême qui a tout prévu et tout ordonné selon les règles d'une immuable sagesse, en un mot s'il n'est pas une providence.

A ces difficultés déjà insurmontables qu'oppose à l'idée de Dieu la science divisée et fragmentaire de nos jours, s'en joint une autre non moins insoluble. Dans l'étude isolée et indépendante des diverses parties de la nature, rien ne doit être donné au hasard ou à l'action imprévue d'une volonté quelconque, mais tout ce qui arrive est expliqué d'avance par ce qui l'a immédiatement précédé; tout phénomène a sa cause et sa raison d'être dans un phénomène antérieur. C'est ce qui a conduit notre grand physiologiste Claude Bernard à donner à la méthode scientifique, telle qu'il la comprenait et la pratiquait, le nom de déterminisme. L'expression est très juste quand elle est appliquée à la science partielle et fragmentaire. Mais, qu'est-ce que le déterminisme, quand on le transporte d'une sphère particulière dans une sphère générale? Pas autre chose que la négation de la liberté, pas autre chose que la suppression de la volonté elle-même, et par suite de toute loi, de toute règle de conduite, de

toute idée de justice et de devoir, de bonté et de providence. A l'athéisme métaphysique que nous avons signalé il n'y a qu'un instant, comme la conséquence inévitable de la science actuelle, vient donc s'ajouter par le déterminisme ce qu'on peut appeler l'athéisme moral. Au reste, les deux athéismes sont inséparables et se confondent en un seul. Dieu absent, il n'y a pas de morale. La morale absente, il n'y a pas de Dieu. L'un et l'autre dérivent de la même cause: de la fragmentation illimitée et de ce qu'on peut nommer l'anarchie de la science contemporaine. Aussi, rien de plus logique que les paroles souvent citées d'un illustre astronome du commencement de ce siècle. On demandait un jour à Laplace, l'auteur de la *Mécanique céleste*, s'il donnait une place à Dieu dans sa théorie du monde: « J'ai pu jusqu'à présent, répondit-il, me passer de cette hypothèse. »

A l'opinion de Laplace, on peut opposer celle d'un autre astronome de grand nom. Leverrier ne croyait pas seulement en Dieu, il poussait la piété jusqu'à la dévotion. D'autres savants contemporains, les uns vivants, les autres morts depuis peu, se sont également déclarés les ennemis irréconciliables de l'athéisme et du matérialisme. Je me bornerai à citer les noms de Chevreul, l'illustre centenaire, de J.-B. Dumas, de M. de Quatrefages, et avant tous les autres, et par-dessus tous les autres, celui de notre incomparable Pasteur.

Mais, prenons la déclaration de Laplace pour ce qu'elle vaut, pour un des symptômes de la science de notre temps, pour un des effets de la déduction mathé-

matique poussée à l'extrême; — il n'y a pas lieu de nous en inquiéter outre mesure. L'existence de Dieu est autre chose qu'une formule de mécanique céleste, et la science, en général, ne remplace pas la raison. On peut avoir beaucoup de science et être brouillé avec la raison, comme l'ont été, comme le sont encore certains savants emprisonnés dans le cercle borné de leurs spéculations. La science, c'est l'attribut, c'est la conquête de quelques-uns, une conquête qui peut exercer la plus heureuse influence sur la richesse, la santé, le bien-être, la puissance des individus et des nations. La raison, c'est, à quelques exceptions près, la propriété de tous, c'est la faculté maîtresse, l'attribut distinctif et indéfectible du genre humain. Elle a, comme le soleil, son aurore, son crépuscule, ses éclipses; mais pas plus que le soleil elle n'est menacée de s'éteindre; elle est même plus durable que lui, car elle est éternelle et ne peut se concevoir sans l'éternité, tandis que l'astre du jour ne survivra pas à notre système planétaire. Or, c'est la raison, non la science, qui nous dit que les êtres et les phénomènes que nous voyons dans ce monde commencer et finir, qui forment dans leur ensemble le monde lui-même, ne peuvent se concevoir sans une cause qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin.

C'est la raison, non la science, qui nous dit que les lois qui commandent à ce vaste monde, que les fins particulières en vue desquelles tous les êtres vivants sont organisés, que la lumière intellectuelle qui brille au-dedans de nous, si pâles qu'en soient les rayons, supposent, de toute nécessité, une intelligence suprême

et universelle. C'est ce que les Livres saints, et Platon avec eux, appellent la Sagesse, le Verbe éternel, le Verbe incréé.

C'est la raison, non la science, qui nous dit que des êtres bornés comme nous sommes, entourés d'autres êtres encore plus bornés qu'eux, ne peuvent s'expliquer leur existence que par celle d'un être sans bornes, c'est-à-dire infini, infini en durée ou éternel, infini en pouvoir ou tout-puissant, infini en sagesse et en bonté, ou sans limites dans ses perfections.

Ce n'est pas tout : la raison ou l'intelligence n'est pas la seule faculté de notre âme. A la raison vient se joindre, ou dans la raison nous rencontrons la conscience, un attribut que l'homme ne partage à aucun degré avec l'animal, qui n'existe à aucun degré chez les êtres qui lui sont inférieurs ; un attribut dont on a vainement cherché à rendre compte par la coutume de l'hérédité. Car la coutume, si elle peut propager ce qui est, ne crée pas ce qui n'est pas, et l'hérédité ne peut que transmettre d'une génération à l'autre ce qui existe déjà. Qu'est-ce que nous dit la conscience, sans l'intervention d'aucune science et avant la science ? Que l'homme est libre dans le choix de ses actions, qu'il est libre de choisir entre le bien et le mal, mais qu'il faut se décider pour l'un ou pour l'autre ; que libre, il est responsable devant une loi qu'il n'a pas faite et qui s'impose à sa volonté ; que cette loi, qui s'appelle le devoir, qui s'appelle le bien, l'ordre, la justice éternelle et universelle, ne s'est pas faite toute seule, mais suppose un législateur également éternel et universel. Nous avons le droit de dire aux savants,

aux physiologistes, aussi bien qu'aux chimistes, aux physiciens et aux astronomes : Tout ce que vous pouvez soutenir, tout ce que vous pouvez trouver d'arguments dans les faits que vous avez étudiés et dans les raisonnements que vous pouvez faire, ne porte aucune atteinte ni au libre arbitre de l'homme, ni à la connaissance qu'il a de ses devoirs, ni à l'idée qui s'impose à lui d'un divin législateur. Aussi, depuis trois ou quatre mille ans que l'homme a pris connaissance de ses destinées morales et religieuses, on n'a rien ajouté ni rien retranché à ces antiques maximes, vainement contestées par nos évolutionnistes : « Tu ne tueras pas ; tu ne voleras pas ; tu ne rendras pas de faux témoignage ; tu ne te prosternerás pas aux pieds des idoles ; tu aimeras Dieu par-dessus toutes choses et ton prochain comme toi-même. »

Mais l'homme n'est pas seulement raison et conscience, raison et liberté ou intelligence et force ; il est aussi amour, c'est-à-dire qu'il compte parmi ses facultés les plus importantes, les plus caractéristiques, le sentiment ou ce qu'on appelle vulgairement le cœur. Le sentiment, c'est tout autre chose que la sensation ou ce mouvement intérieur qui vient du dehors, qui a sa cause dans le choc du monde extérieur et son principe dans l'organisme, dans les sens. Le sentiment n'appartient qu'à l'âme et comprend ces trois choses : l'amour, l'admiration et la foi. Par l'amour, il s'attache à ce qui est bon ; par l'admiration à ce qui est beau ; et par la foi, à ce qui est vrai, à ce qui mérite notre confiance et nous soutient dans le malheur ou dans le doute. Ces trois manières de sentir nous révè-

lent également la Divinité. Le suprême degré de la bonté, objet de notre suprême amour, c'est la bonté divine, dont la bonté humaine n'est qu'une faible image. Le suprême degré de la beauté, objet de notre suprême admiration, c'est la beauté éternelle, la beauté parfaite, réfléchie d'une manière plus ou moins sensible dans les beautés périssables de ce monde, dans les beautés de l'âme plus que dans celles du corps. Enfin le suprême degré de la vérité, objet de notre foi la plus inébranlable, source de nos consolations pures, de nos espérances les plus sublimes, c'est la suprême vérité, la vérité éternelle, la vérité infinie, la vérité divine. Donc, ce sont là de véritables révélations de Dieu, qui, transmises d'âge en âge par la tradition, par l'enseignement d'une autorité supérieure, deviennent des dogmes et revêtent le caractère de la religion. Pascal les définit d'un seul mot auquel il n'y a rien à ajouter. Elles sont pour lui « Dieu sensible au cœur ». Dieu sensible au cœur est, s'il est possible, encore plus indépendant de la science que le Dieu qui nous parle par la raison, que le Dieu qui se manifeste par notre liberté et qui nous apparaît dans l'idée du devoir.

Ainsi donc l'idée de Dieu, la croyance en Dieu, s'impose à nous par tous les attributs de notre nature spirituelle, par la totalité des facultés de notre âme, en même temps qu'il parle à nos yeux par les magnificences de la création. C'est avec vérité que saint Paul a dit : « En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être. *In eo vivimus, movemur et sumus.* »

On a dit, on soutient aujourd'hui au nom de la

science que la lutte pour la vie est la loi de l'humanité aussi bien que celle de la nature animale. Rien n'est plus faux. Les hommes luttent entre eux pour la charité, pour la vérité, pour le sacrifice autant que pour la conservation et la satisfaction de leurs intérêts personnels. Lutter pour la charité, la vérité et la gloire du sacrifice, c'est lutter pour la cause de Dieu. C'est par cette lutte que l'humanité a commencé, et c'est par elle qu'elle finira, si elle doit finir. Aujourd'hui même elle continue, en dépit de l'athéisme et du positivisme, en dépit des efforts que l'on fait pour la comprimer et des obstacles de toute nature que de prétendus apôtres de la vérité lui opposent.

Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de prendre congé de vous sur cette parole, car je n'en trouve pas dans mon esprit de plus fortifiante. En même temps qu'elle est la glorification du passé, elle nous déguise en grande partie les maux du présent et nous ouvre le champ de l'avenir.

AD. FRANCK.





PARTIE INITIATIQUE

L'Évolution de L'Idée

Louis Claude de Saint-Martin, controversant à l'École Normale avec le professeur de philosophie Garat, résuma en quelques phrases la base la plus solide de l'Enseignement ésotérique.

Garat soutenait que toutes nos idées, quelles qu'elles soient, proviennent du monde extérieur par la sensation *nihil est in intellectu quod prius non fuit in sensu*. Le professeur comptait ainsi réduire à néant toute l'argumentation de son contradicteur qui devait prétendre, puisqu'il était spiritualiste, que les idées existaient d'elles-mêmes à l'état inné dans l'Individu et que la sensation n'était pour rien dans leur production.

Or, jugez de l'étonnement de Garat, quand Saint-Martin prit comme base de sa réplique l'affirmation même du sensualiste en disant : « Je suis absolument d'accord avec vous sur le premier point; oui, l'idée est bien produite chez l'homme par la sensation. »

C'est qu'il existe une différence essentielle entre un métaphysicien et un occultiste.

La théorie des *idées innées*, préexistantes à l'homme, est toute métaphysique, et l'occultisme a ceci de remarquable qu'il déduit mieux ses enseignements *des faits* avancés par le matérialisme que des *axiomes* émis par la métaphysique purement spiritualiste.

Le matérialisme, le positivisme sont l'expression de vérités indéniables, mais ils s'arrêtent en chemin, ils désertent à un moment donné la lutte, et les mots de *hasard* ou *d'inconnaissable* viennent arrêter net la question bien légitime des chercheurs.

Voilà pourquoi Saint-Martin n'eut pas de peine à déconcerter son interlocuteur, quand, affirmant comme lui la toute-puissance de la sensation, il l'amène à chercher non plus l'origine des idées dans l'homme, mais bien l'origine *des sensations*.

La sensation provient bien d'un objet, mais l'objet n'est que la *matérialisation* d'une idée, si bien que l'idée est à l'origine du monde des faits, comme elle est à l'origine de tout. Garat dut s'avouer publiquement battu, et Saint-Martin retourna à son banc pour écouter en qualité d'élève, nommé au suffrage, les enseignements de son maître officiellement imposé.

Aussi, tant que nous sommes, obéissons-nous presque passivement à l'Idée et cette école de philosophie qu'on juge si peu importante dirige-t-elle plus sûrement les hommes que les rouages les plus compliqués d'un gouvernement.

Les hommes sont entichés d'amour-propre et de

suffisance et se figurent très souvent être les *créateurs* de mouvements ou de théories dont ils ne sont que les récepteurs et les *réalisateurs*, ce qui est bien différent.

Lorsque l'être végétal a atteint l'apogée de sa phase de vitalité, il synthétise tous ses efforts dans la production d'une organisation très complexe. La masse de sève inutilisée par les besoins courants du végétal se condense sur un point, sur une feuille. Cette feuille se transforme, se revêt le plus souvent d'éclatantes couleurs! La fleur paraît, puis elle se développe et enfin naissent les germes, futurs propagateurs de l'espèce, origine objective de l'immortalité de leur production. Le vent impétueux, les insectes au vol rapide emportent bientôt ces germes qui tombent en pluie sur la forêt voisine ou ils sont déposés inconsciemment par l'insecte et des millions et des millions d'entre eux se perdent avant qu'un seul ait pu trouver le complémentaire indispensable à son éclosion, puis à son développement.

Le grand troupeau des chercheurs peut être comparé à la grande forêt. Les « idées sont dans l'air » pour les hommes, comme le « pollen est dans l'air » pour les plantes, et l'homme de génie, esclave de son époque, ne fait souvent que réaliser d'avance l'idée qui deviendra directrice des foules un demi-siècle plus tard.

Car, répétons-le, la foule est toujours dirigée, quoique inconsciemment, par une idée, et le matérialisme positiviste du XVIII^e siècle a produit la masse des intelligences actuelles avec leur recherche de la jouissance immédiate du bonheur.

Pour étudier la marche d'un grain de pollen il faut se rendre compte :

- 1° De l'être végétal dont il provient ;
- 2° De l'être végétal complémentaire capable de recevoir et de développer à son tour ce germe ;
- 3° Des moyens par lesquels ce germe sera transporté du centre de production au centre de développement et de réalisation.

Pour étudier la marche d'une idée, il faut aussi considérer :

- 1° L'origine et le caractère distinctif de cette idée ;
- 2° L'époque où le cerveau sera capable de recevoir et de développer cette idée ;
- 3° Les moyens par lesquels la cause émanatrice de cette idée est mise en contact avec le cerveau récepteur et réalisateur.

C'est l'*Histoire de l'idée* qu'il fallait refaire, mais sur un plan tout nouveau. Au lieu de ne considérer que les producteurs (1) (chefs d'école) d'une idée, comme le font tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la philosophie, il fallait considérer aussi les origines de cette idée et ses résultats dans le public ; il fallait de plus déduire de ces considérations basées sur *des faits* indéniables une *loi d'évolution* applicable à l'idée et prouver cette loi d'évolution par les faits, comme on avait également déduit cette loi de ces mêmes faits ; telle est la tâche colossale entreprise

(1) Il est bien entendu que les producteurs d'une idée ont eux-mêmes reçu antérieurement les éléments de cette idée, comme l'arbre producteur de germes a lui-même reçu antérieurement la graine.

par un occultiste que connaissent tous nos lecteurs, F.-Ch. Barlet.

* *

Ici je demande à mes lecteurs le permission de leur présenter l'auteur de l'*Essai sur l'Évolution de l'Idée*. Sa modestie bien connue en sera peut-être froissée, mais la curiosité légitime de beaucoup en sera satisfaite, ceci me fera pardonner cela.

Barlet peut avoir quarante-cinq ans. Une vocation qu'il jugeait irrésistible le poussa, au sortir du collège, vers l'art, à l'étude duquel il s'adonna passionnément, mais en secret. La famille veillait cependant et imposa au jeune homme une carrière *plus sérieuse*. Barlet choisit Polytechnique et était déjà admissible à cette école quand son père se mit en tête de faire de lui un nouveau membre de cette administration que l'Europe continue de plus en plus à nous envier. Malgré les supplications du jeune homme il fallut, bon gré mal gré, céder au désir paternel, quitter les études préférées et faire son droit. Voilà comment notre artiste, de mathématicien, devint licencié en droit, puis entra dans l'administration où il est encore chargé d'une direction de première classe en province. Rendu philosophe par le malheur, Barlet consacra à l'étude le peu de temps dont il put disposer et pendant vingt ans travailla dans les divers « trous » où il fut placé, fuyant la société des hommes pour celle de la Nature et pour l'étude des livres. C'est ainsi que notre auteur passa des sciences à la philosophie et chercha longtemps le lien grâce auquel il pouvait unir *synthétiquement* les points si divers sur lesquels s'étaient por-

tées ses études. Il découvrit seul l'existence de la loi de Ternaire et appliqua même cette découverte à un concours académique sur la pédagogie, concours dont il fut lauréat. C'est alors qu'après avoir étudié le positivisme, puis le spiritisme qu'il jugea de suite à sa juste valeur comme doctrine, il fut amené à la théosophie et, par là, à l'occultisme. Il venait de trouver le *lien synthétique* tant cherché, aussi put-il à ce moment commencer la réalisation de ses idées et devenir un des rédacteurs les plus aimés des revues d'occultisme.

Il vient de faire paraître en un petit volume (le premier seulement d'une série) le résumé succinct de ses études sur la philosophie. Nous voilà revenu à notre point de départ. J'espère qu'on me pardonnera mes indiscretions.

*
* *

La Science occulte tire son caractère bien particulier des applications qu'on peut en faire à nos sciences contemporaines. Elle se divise donc en trois études principales :

1° *La Théorie*, étude de l'antiquité, de la tradition et de ses transformations successives, détermination de l'analogie et de son emploi ;

2° *L'Adaptation* de la Théorie aux peuples, aux lois ou aux sciences de l'époque. Là trouvent leur place les ouvrages dans le genre de celui que nous analysons en ce moment ;

3° *La Réalisation*, étude de la Pratique, réservée aux initiations individuelles progressives.

Beaucoup de systèmes peuvent être mis en parallèle

avec l'occultisme considéré dans sa seule partie théorique, mais presque tous montrent l'inanité de leurs principes dès qu'il s'agit de les *adapter* à des peuples ou à des sciences ayant passé par diverses phases évolutives depuis l'antiquité.

Aussi les ouvrages consacrés à la *théorie*, les ouvrages traitant spécialement de la Science occulte sont-ils destinés dans un temps donné à devenir de moins en moins nombreux et de plus en plus techniques, tandis que le nombre des études se rapportant à l'*adaptation* ne saurait avoir d'autres limites que celle de nos connaissances actuelles.

Nous devons au Groupe indépendant d'études ésotériques la publication de diverses de ces études d'adaptation. Signalons en passant l'*Esotérisme dans l'Art* d'Emile Michelet, l'*Occultisme scientifique* de G. Vitoux et la *Physiologie synthétique* de G. Encausse.

Ces divers travaux font dans le monde scientifique actuel l'effet produit par les recherches de Lavoisier auprès des savants de son époque. Cela semble exorbitant de nouveauté et d'audace, alors que dans dix ans ces procédés seront couramment employés (1). En attendant la *Sociologie analogique* de Lejay, l'ou-

(1) Voir à ce propos le compte rendu de la *Physiologie Synthétique* dans la *Revue Scientifique*. L'auteur de l'article est d'abord étonné et charmé de cette façon de présenter la physiologie et fait de grands éloges de la partie consacrée à la *digestion*. Puis, tout à coup, il bondit en découvrant en l'auteur un défenseur des théories du Dr Luys à propos du renouvellement du fluide nerveux. La mise au jour de travaux qu'on pille consciencieusement depuis 1865 exaspère le critique anonyme qui termine en conseillant à l'auteur « d'enlever le texte et de laisser les figures ». Les occultistes, ne briguant aucun poste rétribué par l'Etat et n'ayant aucune courbette à faire devant les « parvenus de la Science, » ont au moins le mérite de rendre « à César ce qui est à César », dût la *Revue Scientifique* s'en émouvoir encore davantage.

vrage de Barlet vient nous montrer l'application des doctrines ésotériques à la philosophie.

Pour bien saisir ces ouvrages synthétiques il est indispensable de connaître le sujet traité. L'introduction de la Synthèse en Science n'a pas pour but de détruire les études d'analyse. Voilà pourquoi ces ouvrages spéciaux d'adaptation s'adressent aux spécialistes qu'ils ont pour but d'amener à l'étude impartiale de l'occultisme.

L'Essai sur l'Évolution de l'Idée s'adresse surtout aux philosophes. Voyons ce qu'ils peuvent en tirer.

. . .

Les traités énormes consacrés à l'*Histoire de la Philosophie* n'ont pas, à très peu d'exceptions près, pour but de rechercher une loi générale. A part quelques systèmes *a priori* comme celui d'Aug. Comte, si judicieusement critiqué par Ad. Franck, ce sont des catalogues d'opinions sans autre classification que celle de l'histoire, ou les grandes divisions en Spiritualistes, Mystiques et Sensualistes, divisions bien mal établies d'ailleurs.

F.-Ch. Barlet détermine d'abord, de par les faits, l'existence d'une classification générale gouvernée par trois principes : le Métaphysique, l'Intellectuel et le Physique. Le mot de Science occulte n'a pas paru et pourtant voilà la première adaptation de la loi du Ternaire.

L'Idée va se manifester successivement dans l'un de ces trois principes ; bien plus, la manifestation de

l'idée dépendra du milieu dans lequel elle sera appelée à réagir.

Une comparaison est ici nécessaire. Supposez un chêne au seuil d'une immense forêt. Ce chêne produit des fleurs dont les éléments donneront plus tard naissance à la graine.

Le rôle de ce chêne est double. D'une part il produit le pollen nécessaire à la fécondation d'autres arbres semblables à lui ; d'autre part il reçoit de ces autres arbres (situés souvent très loin) le pollen nécessaire à la fécondation de ses propres fleurs (1).

La première de ces actions se fait du dedans au dehors, on pourrait dire de bas en haut ↑ ; c'est une montée des principes élémentaires de l'arbre vers la fleur. La seconde de ces actions, au contraire, vient d'en haut ; l'air ou l'insecte font descendre du ciel la pluie fécondante de pollen : c'est un mouvement de haut en bas ↓.

Or le rôle de l'école en philosophie est exactement le même que celui de ce chêne dans la nature. C'est ce que nous montrent trois chapitres consacrés à l'étude des *Faits*, étude strictement expérimentale et rigoureuse.

L'école en philosophie est la résultante de deux courants :

1° Le courant qui vient du public. Ce courant, qui représente la synthèse des aspirations du public, c'est la fleur femelle de notre arbre ;

(1) On sait qu'une fleur mâle et femelle doit, pour donner de beaux produits, ne pas subir l'auto-fécondation et que, autant que possible, les fleurs femelles (ou la partie femelle des fleurs) d'un arbre doivent être fécondées par les éléments mâles venus d'un autre individu.

2° Le courant qui vient au contraire des grands novateurs, des hardis échaffauteurs de nouveaux systèmes, de ceux que la foule ignore encore ou qu'elle dénigre de parti pris.

Le rôle de l'école consiste à combiner ces deux éléments : l'élément admis venant du public et l'élément révolutionnaire et encore inconnu venant des novateurs. Ainsi se produit l'*idée en graine*, si l'on veut bien me passer cette expression, idée qui retombe sur la foule comme la graine tombe dans la terre.

La foule couve cette idée et de grands changements se préparent, le germe s'agite, décèle en lui la présence des éléments jusque-là inconnus du public et bientôt un nouvel être prend naissance. *L'Évolution de l'idée* a fait un pas de plus.

« Il suffit de songer aux persécutions que l'Idée est presque toujours condamnée à subir de la part du public au milieu duquel elle naît, pour être assuré de sa puissance sociale. Le monde la redoute parce qu'elle est le moteur qui, sans cesse ni trêve, secoue son inertie naturelle, l'arrache aux douceurs énervantes de sa paresse et le jette, malgré lui, toujours en avant, toujours plus haut » (p. 85).

« L'idée mène le monde en s'avançant au-devant de chaque pas qu'il fait dans le progrès. »

*
* *

Les faits, considérés rigoureusement dans leur rapport avec l'évolution de l'idée à travers l'histoire de tous les peuples anciens et modernes, viennent montrer que cette évolution ne se fait pas en *ligne droite*

comme tendent à le croire certains contemporains simplistes, qu'elle ne se fait pas non plus en un *cercle parfait*, l'idée revenant exactement au point de départ, ce qui serait l'expression d'un désespérant fatalisme ; l'évolution se fait en *spirale*, avec des moments d'ascension et de chute. L'idée, dans sa course, à son moment de descente extrême passe toujours un cran plus haut que celui auquel elle était passée en dernier lieu. Le progrès existe donc malgré ces alternatives d'évolution et d'involution ; c'est encore là un des enseignements primordiaux de la Science occulte, enseignement prouvé par les faits, par l'histoire et par l'observation journalière.

*
**

Mais l'espace nous est malheureusement compté. Chacun des sept chapitres de ce livre tout synthétique mériterait une longue étude spéciale. Il nous faut cependant résumer et terminer notre analyse.

L'ouvrage de F.-Ch. Barlet est d'une utilité incontestable pour deux classes de chercheurs :

1° Les philosophes, libres ou professeurs, qui y trouveront des méthodes toutes nouvelles d'exposition servies par une prodigieuse érudition ;

2° Les occultistes, qui, dans les moments de doute, lorsqu'ils auront à juger de la valeur intrinsèque des théories de l'occultisme, se diront : « Après tout je perds peut-être mon temps à m'emplir la tête de toutes ces balivernes inutiles. » Qu'ils se reportent à cet instant à *l'Essai sur l'évolution de l'idée* et ils verront que « ces balivernes » sont capables d'être adap-

tées à nos connaissances actuelles et d'en modifier singulièrement la compréhension.

Nous conseillons vivement aux occultistes de lire d'abord la troisième partie, où ils trouveront exposées et appliquées des idées déjà familières. Ils comprendront ensuite bien mieux le reste de ce petit volume. Quand nous ajouterons qu'un index alphabétique de tous les auteurs cités et quatorze tableaux et figures éclairent les passages difficiles, nous aurons indiqué la conscience et le soin apportés par l'auteur, même dans les détails matériels de son « essai ».

Nous ne pouvons mieux résumer notre étude qu'en publiant à sa suite la table analytique des matières qui montrera aux lecteurs quels sont les nombreux points qu'il nous a été impossible d'aborder dans cette trop rapide analyse. Le nom de *F.-Ch. Barlet*, le plus humble et le plus savant des occultistes contemporains, suffit à lui seul pour indiquer la haute valeur d'un travail qui sera suivi, espérons-le, de beaucoup d'autres.

PAPUS.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5.
-------------------	----

PREMIÈRE PARTIE

Les Faits.

CHAPITRE PREMIER

CLASSIFICATION DES SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES

Clef de cette classification; les trois principes: Métaphysique, intellectuel et physique. — Divisions et subdivisions qui en résultent. — Tableau synoptique. 7

CHAPITRE II

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE CHEZ LES PRINCIPALES NATIONS
MODERNES

Elle se partage partout en trois périodes espacées, correspondant aux trois principes pris dans leur ordre descendant. — Les systèmes se suivent dans un ordre constant. — Preuves par l'étude chronologique des philosophies allemande, française et anglaise. . . 10

CHAPITRE III

GÉNÉRALISATION DE LA LOI

Elle s'applique à l'ensemble de l'histoire moderne de la philosophie. — L'époque moderne est elle-même dans l'ère chrétienne la représentation du Principe humain; elle est précédée du Principe métaphysique, celui naturaliste la suit.

L'Ère chrétienne représente le Principe humain dans l'histoire classique où la même série se reproduit.

Tableau général de l'évolution dans les temps historiques. 63

DEUXIÈME PARTIE

Les Conséquences.

CHAPITRE IV

INFLUENCE RÉCIPROQUE DE L'ÉCOLE ET DU PUBLIC

Solidarité de l'école et du monde. — L'école reçoit les impressions de deux parts: le monde et les Principes supérieurs; son rôle est de les combiner.

Le monde reçoit de l'école et réalise les idées qui sont le fruit de cette élaboration.

L'idée mène le monde en s'avancant au-devant de chaque pas qu'il fait dans le progrès 85

CHAPITRE V

L'IDÉE DANS L'ÉCOLE

L'impulsion vient de synthétiques plus ou moins initiés;

le travail se divise ensuite entre les nations selon leurs tempéraments.

Détails du mouvement dans ses diverses phases, confirmant la loi générale.

Conséquences relatives à l'école : génération, périodes d'existence, puissance relative et mort des systèmes. Vitalité et caractère spécial de l'ésotérisme. . . . 99

CHAPITRE VI

L'IDÉE HORS DE L'ÉCOLE

Le peuple effectue son progrès à l'inverse de l'école, mais à travers les mêmes phases, de bas en haut. — Preuves historiques modernes et anciennes. — Son progrès ascendant favorise le travail évolutif de l'école. 121

TROISIÈME PARTIE

Conclusion.

CHAPITRE VII

A L'ÉCOLE, L'ÉVOLUTION EST PRÉCÉDÉE D'INVOLUTION ; C'EST L'INVERSE DANS LE MONDE

Résultats successifs de ce double mouvement considéré dans sa simultanéité, ou phases de la vie totale de l'Idée.

Conséquences générales : les trois facteurs de la vie humaine (Providence, Volonté, Destin). Les trois organes sociaux (Sanctuaire, École, Société). Ensemble et but de la vie individuelle.

Conséquences pratiques immédiates : Notre but actuel doit être la synthèse fraternelle dans la société par la synthèse des principes à l'école.

Le moyen est dans l'organisation libre de l'école.

L'ésotérisme est son couronnement. Définition plus précise et possibilité de l'ésotérisme et de l'initiation. 133





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

LES ÉTATS PROFONDS DE L'HYPNOSE

ET

LES LOCALISATIONS CÉRÉBRALES

(Suite.)

§ II

Les phénomènes de rapport, de sympathie et de vue à travers l'organisme étaient connus depuis longtemps des magnétiseurs ; je me suis borné à les constater de nouveau et à les classer par états en indiquant d'autres traits spécifiques ; c'est ce qu'a fait M. Charcot pour les phénomènes du Braidisme.

Cette classification avait du reste déjà été plus ou moins vaguement entrevue.

« Est-il bien philosophique, » dit le docteur Char-

pignon (*Physiologie du magnétisme*, 1848, p. 110) de réunir, sous le nom générique d'*extase*, tous les phénomènes d'insensibilité, de catalepsie, de visions diverses, de lucidité, que ces phénomènes soient spontanés, déterminés par la magnétisation ou bien par l'action d'intelligence surhumaine.

« Bien que la signification absolue du mot extase (de *statu dejicio*, renversement de l'état ordinaire) semble légitimer cette manière de voir, nous pensons qu'il serait plus convenable de classer tous les phénomènes dont nous parlons dans le magnétisme, qui, comme nous l'avons dit, présente des groupes bien tranchés, soit relativement aux espèces dans lesquelles on l'observe, soit par rapport aux causes occasionnelles des phénomènes qui sont toujours spontanés ou volontaires. »

Trente ans auparavant, M. de Lausanne (*Des principes et des procédés du magnétisme animal*) divisait les phénomènes du magnétisme en *demi-crise* et en *crise complète*; il indiquait huit degrés pour la demi-crise et quatre pour la crise complète (1), et en décrivait ainsi les traits principaux :

DEMI-CRISE

« 1^{er} degré. La personne éprouve une sensation de chaleur ou de froid qui semble suivre la main du ma-

(1) Dès l'année 1786, le comte de Lutzebourg avait classé les états des somnambules en degrés et nuances qu'il décrit d'une façon assez confuse en s'attachant surtout à la propriété de reconnaître les maladies. (*Extrait des journaux d'un magnétiseur attaché à la société des Amis réunis de Strasbourg*, p. 28-42.)

Il commence ainsi la description : « Une expérience acquise par l'étude

gnétiseur. Cette sensation est quelquefois assez intense pour être pénible à supporter. Elle produit généralement chez le magnétisé un étonnement qui fixe sa pensée sur l'action du magnétisme et qui augmente conséquemment son aptitude à recevoir cette action.

« 2° *degré*. La personne magnétisée devient lourde, ses yeux se ferment et, sans être endormie, elle ne peut plus ouvrir les paupières, ou remuer les bras et les jambes; ce n'est pas un simple engourdissement : il lui semble que sa volonté n'a plus d'action sur ses membres.

« 3° *degré*. Le magnétisé est absorbé; ses yeux fermés ne peuvent s'ouvrir et ses paupières lui paraissent collées ensemble; quoiqu'il entende tout ce qui se dit auprès de lui, il ne peut répondre. Le bruit l'incommode et il désire le plus profond silence. Cet état est souvent suivi immédiatement de la crise complète.

« 4° *degré*. Le magnétisé est légèrement assoupi et ne se rappelle que comme un rêve ce qu'il peut avoir entendu pendant le temps qu'il était dans cet état. Le bruit le réveille et l'incommode.

« 5° *degré*. Le magnétisé entre dans un assoupissement profond que le magnétiseur est obligé de faire cesser après une heure ou deux, parce qu'il pourrait se prolonger fort longtemps.

des crises me fait croire qu'il y a quatre degrés dans les crises magnétiques et qu'au dire des quelques somnambules qui en comptent sept, les trois premiers doivent être réputés demi-crisis; au reste, comme le dirait ma somnambule, qu'un escalier ait quatre ou sept marches, ou plus, du palier au faite, c'est toujours la même hauteur.»

« 6° *degré*. L'action magnétique provoque un sommeil doux et léger ; le magnétisé se trouve dans un état de bien-être qu'il ressent encore quelque temps après le réveil.

« 7° *degré*. Le magnétisé est dans un état apparent de sommeil ; ses paupières et tout son corps restent entièrement immobiles ; mais il entend ce qu'on lui dit et peut répondre ; il prévoit la durée de son sommeil ou la fixe, guidé par l'instinct qui commence à se développer.

« 8° *degré*. État de sommeil dans lequel le système viscéral a acquis assez d'irritabilité pour transmettre ses impressions ; mais comme la translation de la sensibilité au centre épigastrique n'est point complète, le malade ne *voit* que confusément son mal, et les remèdes qu'il s'ordonne ne peuvent être que douteux, parce qu'il lie ses impressions et les combine suivant les lois de sa raison ; dès lors, il ne *sent* plus, il juge, et aucune certitude ne peut accompagner des jugements qui ont pour éléments des impressions confuses de l'instinct. A ce degré, le magnétisé est isolé pour certaines personnes, tandis qu'il ne l'est point pour d'autres, c'est-à-dire qu'il entend les premières et non les secondes, ce qui vient du plus ou moins d'analogie qu'il a avec elles.

CRISE COMPLÈTE

« Les quatre degrés de la crise complète présentent des traits communs qui sont les suivants : Le ma-

gnétisé ne peut ouvrir les yeux ; il est dans un état apparent de sommeil ; il est entièrement isolé et, quelque bruit qu'on puisse faire autour de lui, il n'entend que le magnétiseur ; en se réveillant, il perd complètement le souvenir de tout ce qu'il a pu voir ou dire pendant la crise, si bien qu'il lui semble même n'avoir point dormi. Le contact de tout ce qui n'est point magnétisé, et particulièrement celui des animaux, lui cause une sensation désagréable qui peut aller jusqu'à lui occasionner des crispations de nerfs.

« Quant à leurs caractères particuliers, les voici :

« 1^{er} degré. Le malade voit parfaitement son mal présent et peut indiquer les remèdes qui lui sont nécessaires, sans cependant prévoir le développement d'un autre mal dont la cause existe déjà et lui échappe. Il peut encore annoncer avec précision l'époque de guérison du mal qui l'occupe.

« 2^e degré. Le magnétisé peut entrevoir, de plus, les maux des personnes sur lesquelles le magnétiseur a fixé sa pensée ; cette vision est quelquefois très imparfaite, et il serait dangereux de se fier aveuglément aux remèdes qu'il ordonne.

« 3^e degré. Le magnétisé voit avec certitude le mal présent et le germe de toute autre maladie qui peut exister, soit chez lui, soit chez les personnes avec lesquelles il est en rapport. Il annonce l'époque du développement et les périodes de la maladie en indiquant les remèdes avec la plus grande précision.

« 4^e degré. Le magnétisé voit, de plus, des choses éloignées et étrangères à son état. Il prévoit des événements qui n'ont aucun rapport avec ce qui l'inté-

resse, et ses prévisions s'accomplissent exactement.

« **NOTA.** — Dans les troisième et quatrième degrés, le magnétisé lit dans la pensée du magnétiseur et agit, dirigé par cette pensée, sans que le magnétiseur ait besoin de la manifester par aucun signe extérieur. »

On le voit, les anciens magnétiseurs s'étaient beaucoup plus préoccupés des applications pratiques que des caractères pouvant servir de bases à une théorie; ils n'avaient pas reconnu nettement ces alternations de léthargie et de réveil apparent que nous avons constatées, et, comme le fait remarquer M. de Lausanne, leurs sujets brûlaient généralement les étapes constituées par les cinq derniers degrés de la demi-crise.

La sensation de bien-être si caractéristique de notre état de rapport semble cependant signalée dans le sixième degré de la demi-crise; nous la retrouvons indiquée avec plus de précision dans une lettre que le docteur Fitz Gibbon, médecin royal et agrégé au collège de médecine de Bordeaux, écrivait, le 22 mai 1785, au marquis de Puységur pour lui rendre compte de ses expériences magnétiques :

« Une particularité que j'ai remarquée dans mon petit traitement est un état de plaisir extrême que ressentent certains hommes, c'est une extase, un état extatique de plaisir qui surpasse tout autre connu et lequel dure quelquefois un quart ou vingt minutes au plus, et qui se manifeste par ces paroles : O mon Dieu, que c'est bon ! et ces mots répétés constamment; les yeux sont tout ouverts, le corps dans une espèce de

raideur, la respiration un peu gênée, comme si l'on étouffait de joie ou de plaisir, comme l'on dit communément. Ils sont vraiment moitié somnambuliques et moitié cataleptiques, pendant cette crise. Les femmes n'y sont point sujettes, du moins je n'en ai point vu dans cet état-là. Je ne sais, monsieur, si vous en avez vu dans l'état que je vous décris ; *il ne m'a jamais fallu plus de trois ou quatre minutes* pour les mettre dans cet état. »

Les Orientaux ont fait, depuis des siècles, des observations analogues. Le D^r Nobin Chauder Paul, assistant chirurgien militaire aux Indes, a publié, il y a quelques années, un traité théorique et pratique du *yoga*, c'est-à-dire de l'art employé par les extatiques indous pour s'abstenir de manger et de respirer pendant un temps considérable.

Dans ce traité qui a été reproduit par le *Lotus* (n^{os} 13 et suivants), on trouve relativement aux états de l'hypnose les renseignements suivants :

« Les mystiques indous (*yoguis*) qui pratiquent le *yoga* demeurent dans des retraites souterraines (*gaepna*) ; ils s'abstiennent de sel dans leurs aliments et sont extrêmement friands de lait dont ils font leur principale nourriture ; ils sont noctambules et restent enfermés pendant le jour : leurs mouvements sont lents et leurs manières engourdies ; ils mangent et se promènent durant la nuit. Ils prennent deux postures appelées *padmāsana* et *sidhāsana*, en vue de respirer aussi peu fréquemment que possible. Ils craignent les changements rapides et les inclémences de la température.

« Quand les yoguis sont capables de se tenir deux heures durant dans les deux postures tranquilles dont il vient d'être parlé, ils commencent à pratiquer le *prânâyama*, phase de transe volontaire caractérisée par une transpiration abondante, par des tremblements de tout le corps, et un sentiment de légèreté dans l'économie animale (1). Ils pratiquent ensuite le *patyâhara*, phase de l'auto-magnétisation durant laquelle les fonctions des sens sont suspendues. Ensuite ils pratiquent le *dhârana*, phase durant laquelle la sensibilité et le mouvement volontaire cessent complètement tandis que le corps est capable de rester dans n'importe quelle posture. On dit que l'esprit est quiescent dans cette phase de la transe volontaire.

« Après avoir atteint le degré de *dhârana* (état cataleptique) les yoguis aspirent à ce qu'on appelle *dhyâna*, phase de l'automagnétisation dans laquelle ils prétendent être entourés par les éclats de la lumière ou de l'électricité éternelle, appelée *anonta-jyoti* (de deux mots sanscrits signifiant lumière sans fin ou omnipénétrante) qu'ils disent être l'âme universelle (2). Dans l'état de *dhyâna*, les yoguis sont dits clairvoyants. Le *dhyana* des yoguis est la *turya avastha* des védantins, l'extase des médecins, la soi-contem-

(1) J'ai retrouvé ce sentiment de légèreté chez M^{me} K. quand elle est traversée par un courant voltaïque un peu fort (le pôle + dans la main droite et le pôle — dans la main gauche) étant alors dans le commencement de l'hypnose et insensible; ses membres se soulèvent naturellement et elle dit que si l'on augmentait l'action elle s'enlèverait jusqu'au plancher. Je n'ai pas eu l'occasion de pousser encore plus loin l'expérience.

(2) Ils voient l'*Od* qui s'échappe de tous les corps; je rappelle que cette perception ne se produit généralement que dans l'état de rapport.

plation des magnétiseurs allemands, et la clairvoyance des philosophes français.

« L'état de *samâdhi* est la dernière phase de l'auto-transe. Dans cet état les yoguis, comme la chauve-souris, le hérisson, le hamster et le loir, acquièrent le pouvoir de se passer de l'air atmosphérique et de se priver de nourriture et de boisson.

Il y a eu, dans ces vingt-cinq dernières années, trois cas de *samâdhi* ou hivernage humain. Le premier cas s'est présenté à Calcutta, le deuxième à Jesselmere et le troisième dans le Punjab. J'ai été témoin oculaire du premier cas.

« Il y a deux variétés de *samâdhi*, appelées *samprajna* et *asamprajna*. Le colonel Townsend, qui pouvait arrêter le mouvement de son cœur et de ses artères à volonté, et mourir ou expirer à son gré puis revivre, était un exemple de *samprajna samâdhi*. Les yoguis de Jesselmere, du Punjab et de Calcutta, qui entraient dans un état pareil à la mort en avalant leur langue, et qui ne pouvaient pas reprendre la vie à volonté, étaient des exemples d'*asamprajna samâdhi*; ils ne pouvaient ressusciter qu'avec l'aide d'autres personnes qui retiraient la langue enfoncée dans le pharynx et la remettaient à sa place normale.

« En raison de l'obscurité réelle inhérente à la philosophie yoga et de mon ignorance absolue de la langue sanscrite dans laquelle sont écrits les principaux ouvrages mystiques de l'Inde, je réclame un peu d'indulgence pour le cas où j'aurais manqué de traiter convenablement ce sujet de la transe volontaire telle

qu'elle est pratiquée par les philosophes orientaux à sang froid et hivernants. »

Il n'y a pas lieu des'étonner que les descriptions des différents états que je viens de rapporter ne soient pas identiques. Non seulement il n'y a pas deux hommes semblables et réagissant de même sous l'influence d'une même action (1), mais les procédés des opérateurs doivent certainement influencer; il s'agit en effet vraisemblablement, dans tous ces phénomènes, de force vitale qu'on accumule tantôt sur un point tantôt sur un autre. Enfin ceux qui ont l'habitude d'expérimenter savent combien il est difficile de bien voir ce qui se passe et de le rapporter exactement; le fait le plus simple, le plus aisé à observer, est raconté d'une manière différente par chacun de ceux qui y ont assisté. Les remarquables concordances que le lecteur a pu constater sont donc une preuve réellement très sérieuse de la généralité des grandes lignes que nous avons tracées.

(1) M^{me} K..., par exemple, est hallucinable par la vue dans tous les états, bien qu'elle garde dans ces états un grand empire sur sa volonté, les hallucinations auditives sont bien plus difficiles à obtenir, et elle persiste à entendre tout le monde; il semble que, chez elle, l'organe de l'ouïe ne participe pas à l'hypnose des autres organes qui bénéficient de cette insensibilité relative.

• Les divers somnambules, dit Deleuze (*Instruction pratique sur le magnétisme animal*, p. 142), présentent des phénomènes très différents; et le seul caractère distinctif et constant du somnambulisme, c'est un NOUVEAU MODE DE PERFECTION. Ainsi il est des somnambules isolés d'autres qui ne le sont pas; il en est qui sont mobiles comme des aimants, d'autres n'ont que des facultés intérieures; il en est chez qui toutes les sensations sont concentrées à l'épigastre, d'autres font usage de quelques-uns de leurs sens; il en est enfin qui, après le réveil, conservent pendant un certain temps, le souvenir des impressions qu'ils ont reçues et des idées qu'ils ont eues en crise. J'ai dû me borner à exposer ce qui a lieu le plus communément... »

Un même somnambule ne présente même pas toujours des facultés constantes; ces facultés se modifient plus ou moins suivant les influences physiques extérieures et l'état moral intérieur. Ne voyons-nous pas les machines de Wors donner sur une de leurs armatures tantôt de l'électricité positive tantôt de l'électricité négative; *selon le caprice de la machine!* disent les constructeurs.

§ III

La question de la sympathie et de la vue des organes a été posée même avant les magnétiseurs qui ont eu le mérite de l'étudier avec le plus grand soin.

En 1699, une prétendue sorcière, Marie Bucaille, fut poursuivie et condamnée à mort par le parlement de Valognes, sur le motif qu'elle ressentait sympathiquement le mal des autres, ce qui ne pouvait se faire que par art magique et opération du démon. Le parlement de Rouen mitigea la sentence en une condamnation au fouet et au carcan. Une demoiselle Anne Seville et un curé de Godeville furent condamnés par le même motif. (LUC DESAGE, *De l'Extase.*)

Carré de Montgeron rapporte qu'il arrivait souvent aux convulsionnaires « de prendre les maladies sans savoir si les personnes sont malades, ni la nature de leurs maux. Ils en sont instruits par le sentiment de douleur qu'ils éprouvent dans les mêmes parties. »

Deleuze (*Histoire critique du magnétisme*, 1^{re} partie, ch. VIII) énumère ainsi les propriétés des somnambules :

« Le somnambule... ne voit et n'entend que ceux avec lesquels il est en rapport. Il ne voit que ce qu'il regarde, et il ne regarde ordinairement que les objets sur lesquels on dirige son attention... Il voit ou plutôt il sent l'intérieur de son corps ; mais il n'y remarque ordinairement que les parties qui ne sont pas dans l'état naturel et qui troublent l'harmonie. »

« Si une personne malade, dit Charpignon (*Phy-*

siologie du magnétisme), est mise en rapport avec une somnambule suffisamment lucide, il se passe l'un de ces deux phénomènes : la somnambule voit les parties malades et les décrit avec plus ou moins de perfection, se servant d'expressions figurées, si elle ne connaît pas d'avance les noms de ce qu'elle voit ; ou bien sent, souvent très vivement, les mêmes souffrances que le malade, et indique ainsi le siège du mal et toutes les sympathies...

« La plupart des somnambules, ajoute-t-il ailleurs, ressentent les douleurs des personnes avec lesquelles on les met en rapport. Cette sensation est fugitive et ne laisse pas de traces au réveil si l'on a bien le soin de rompre le rapport : si c'est le magnétiseur qui souffre, la sensation est des plus vives et elle persiste souvent au réveil. Si l'on continue plusieurs jours à magnétiser dans cette disposition malade, on inocule à ces somnambules impressionnables la même maladie. »

Ce dernier fait avait déjà été affirmé par le marquis de Puységur dans ses *Mémoires* :

« La susceptibilité qu'ont les malades en crises magnétiques de gagner avec promptitude certaines maladies, a été plusieurs fois démontrée. Le danger que courent les somnambules en touchant certains malades ne doit cependant pas effrayer au point de ne plus les consulter sur les maladies des autres, mais il faut le faire avec précaution. »

Le D^r Ch. Bertrand, ancien élève de l'École polytechnique et père du secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, rapporte trois cas de sympathie

ou de vue magnétique qu'il a observés lui-même.

« J'observais, dit-il (1), une somnambule qu'on m'avait dit avoir la faculté de reconnaître les maladies... Je ne me contentai pourtant pas de ce qu'on m'en rapportait et je voulus éprouver la somnambule sur une malade dont l'état me fût connu d'avance. Je la mis en conséquence en rapport avec une demoiselle de..., dont la principale affection consistait dans des accès d'asthme qui la tourmentaient très souvent. Quand la malade arriva, la somnambule était endormie, et j'étais sûr qu'elle ne pouvait connaître la personne que je lui amenais. Cependant, après quelques minutes de contact, elle parut respirer difficilement, et bientôt elle éprouva tous les symptômes qui accompagnent une forte révolution d'asthme. Sa voix s'éteignit; elle nous dit avec beaucoup de peine que la malade était sujette au genre d'oppression que sa présence venait de lui communiquer à elle-même. »

Un autre de ces somnambules, mise en rapport avec un enfant qui avait un dépôt dans une articulation du bras, fit des efforts inutiles pour soulever son bras à elle, en y ressentant le même mal. (*Ibid.*, p. 232.)

Cette même personne, mise en rapport avec un jeune homme blessé qu'elle ne connaissait pas et qui était entré dans la chambre pendant son sommeil, s'écria : « Non, non, ce n'est pas possible ; si un homme avait eu une balle dans la tête, il serait mort. — Eh bien,

(1) *Traité du Somnambulisme et des différentes modifications qu'il présente.* — Paris, 1823, p. 229.

dit Bertrand, que voyez-vous donc ? — Il faut qu'il se trompe, il me dit que ce monsieur a une balle dans la tête. » Et sous l'influence de son instinct ainsi personnifié, elle indiqua très exactement le trajet de la balle au travers de la tête, en entrant par la bouche, où aucune cicatrice extérieure ne pouvait servir d'indice.

Dans son second livre (*Du Magnétisme animal en France*, Paris, 1826), Bertrand revient encore sur ce sujet : « Je crois, dit-il (p. 428) ; qu'il n'est personne, pour peu qu'il ait observé quelques somnambules, qui ne les ait vus souvent ressentir, par suite d'un simple contact, les douleurs des malades avec lesquels on les mettait en rapport. »

Le docteur Pétetin, de Lyon, raconte qu'un jour, voyant la physionomie d'une de ses somnambules exprimer l'étonnement le plus complet, il lui demanda ce qu'elle avait :

« Je vois l'intérieur de mon corps, dit-elle, et l'étrange forme de tous mes organes environnés d'un réseau de lumière. Ma contenance doit exprimer ce que je sens, étonnement et crainte. Un médecin qui aurait ma maladie serait bien heureux, car la nature lui révélerait tous ses secrets, et, s'il était dévoué à sa profession, il ne voudrait pas, comme moi, d'une prompte guérison. — Voyez-vous votre cœur ? demanda le docteur Pétetin. — Oui, il est là. »

Et la malade décrivit les quatre cavités du cœur, la différence de sang à droite et à gauche, les vaisseaux qui partaient de chaque côté.

Une commission, nommée en février 1826 par

l'Académie de médecine pour étudier les phénomènes du magnétisme, publia, cinq ans après, un volumineux rapport signé : Bourdois de la Motte, Fouquier, Guéneau de Mussy, Guersent, Itard, J. Leroux, Marc, Thillage et Husson, rapporteur. Il y est dit que, malgré les recherches faites sur un assez grand nombre de somnambules, la commission n'en trouva qu'une seule qui ait indiqué les symptômes de la maladie de trois personnes avec lesquelles on l'avait mise en rapport.

« La commission, dit le texte, trouva parmi ses membres quelqu'un qui voulut bien se soumettre à l'exploration de la somnambule : ce fut M. Marc. Mlle Céline fut priée d'examiner avec attention l'état de la santé de notre collègue ; elle appliqua la main sur le front et la région du cœur, et, au bout de trois minutes, elle dit que le sang se portait à la tête ; qu'actuellement M. Marc avait mal dans le côté gauche de cette cavité ; qu'il avait souvent de l'oppression, surtout après avoir mangé ; qu'il devait avoir souvent une petite toux ; que la partie inférieure de la poitrine était gorgée de sang ; que quelque chose gênait le passage des aliments ; que cette partie (et elle désignait la région de l'appendice xiphoïde) était rétrécie ; que, pour guérir M. Marc, il fallait qu'on le saignât largement, que l'on appliquât des cataplasmes de ciguë et que l'on fit des frictions avec du laudanum sur la partie inférieure de la poitrine ; qu'il bût de la limonade gommée, qu'il mangeât peu et souvent et qu'il ne se promenât pas immédiatement après le repas.

« Il nous tardait d'apprendre de M. Marc s'il éprou-

vait tout ce que cette somnambule annonçait ; il nous dit qu'en effet il avait de l'oppression lorsqu'il marchait en sortant de table ; que souvent il avait de la toux et qu'avant l'expérience il avait mal dans le côté gauche de la tête, mais qu'il ne ressentait aucune gêne dans le passage des aliments.

« Nous avons été frappés de cette analogie entre ce qu'éprouve M. Marc et ce qu'annonce la somnambule ; nous l'avons soigneusement annoté et nous avons attendu une autre occasion pour constater de nouveau cette singulière faculté. Cette occasion fut offerte au rapporteur, sans qu'il l'eût provoquée, par la mère d'une jeune demoiselle à laquelle il donnait des soins depuis fort peu de temps. »

La sensation des maladies d'une personne, par le simple contact du sujet magnétisé avec un objet ayant appartenu à la personne, a été affirmée par Puységur et Tardy de Montravel.

Le docteur Charpignon cite un très grand nombre de cas observés par lui (*Physiologie du magnétisme*, p. 253-267), où le rapport avait été établi à l'aide d'une mèche de cheveux.

« J'ai vu, dit Lafontaine (*l'Art de magnétiser*, p. 96), une somnambule se gratter tout le corps et y accuser des démangeaisons atroces qui étaient produites par le seul contact des cheveux d'un malade. La personne avait des dartres vives sur toute la surface du corps. »

Le D^r Luys obtient le transfert des maladies ner-

veuses sur certains de ses sujets par l'imposition sur leur tête d'un aimant en fer à cheval qui a séjourné sur la tête des malades (1).

(A suivre.)

ALBERT DE ROCHAS.

LA GNOSE ET L'INQUISITION

LA CONGRÉGATION DE L'*Index* ET L'*Initiation*

I

Un décret de la congrégation de l'*Index*, du 14 mai 1891, promulgué par le cardinal Mazzella et contre-signé par le frère Hyacinthe Frati, de l'ordre des frères prêcheurs, affiché le 21 sur les murailles du Vatican par le signor Vincenze Benaglia, vient de proscrire l'*Initiation* et d'en interdire la lecture, sous les peines canoniques. Il enjoint également d'en déferer les exemplaires à l'inquisition.

Il est fâcheux que les circonstances ne permettent pas à Nosseigneurs les Éminentissimes cardinaux d'en déferer les rédacteurs aux bûchers du saint Office.

C'est très fâcheux et c'est dommage.

Maintenant, il me revient de bonne source, que la Gnose a l'honneur d'être pour quelque chose dans les condamnations de la revue.

(1) Du *Transfert à distance* à l'aide d'une couronne aimantée, par MM. Luys et Encausse. (Communication faite à la Société de Biologie, séance du 14 novembre 1890.)

II

Deux rapports spéciaux auraient été adressés au saint Office, l'un contre la revue et ses éminents rédacteurs, son directeur Papus et ses tendances *sataniques*, l'autre contre la résurrection du Gnosticisme albigeois et cathare.

Je dois parler de ce qui me regarde. On a signalé au pape deux dangers, l'un qui menace la foi, l'autre qui menace la hiérarchie.

Celui qui menace la foi, c'est la renaissance de la Gnose de Simon le Mage, de Valentin, de Basilide, de Marcion, de Markos, de Bardesane, de Manès, d'Étienne d'Orléans et de Guilhabert de Castres :
L'HÉRÉSIE DUALISTE ET ÉMANATIONNISTE.

Celui qui menace la hiérarchie, c'est la reconstitution de l'épiscopat gnostique et de l'assemblée albigeoise, ou cathare, avec un siège épiscopal défini, MONTSÉGUR.

III

Je ne discuterai pas l'accusation d'hérésie. L'Église romaine entend par là toute doctrine qui n'est pas conforme à la sienne. Et comme l'Église romaine se croit et se dit l'*unique* dépositaire de la vérité et de l'absolue certitude, elle traite logiquement d'hérésie et d'erreur tout ce qui contredit ses dogmes. Seulement, elle oublie de montrer qu'elle possède l'absolue certitude et la vérité. A son *non possumus* nous opposons le nôtre. Nous prétendons posséder — non pas

l'absolue vérité — mais la tradition ésotérique qui interprète la vérité. L'Église romaine possède les mêmes sources de lumière que nous, elle ne les connaît pas. Elle est extérieure ; nous sommes intérieurs. Elle a la LETTRE ; NOUS AVONS L'ESPRIT. L'Évangile est pour ses docteurs lettre close. C'est bien. Il n'y a pas lieu de discuter avec un sourd, ni de promener un flambeau sous les yeux d'un aveugle. Il y a longtemps qu'il a été dit : « IN PROPRIA VENIT ET SUI EUM NON RECEPERUNT. »

IV

A l'Hérésie, l'Église romaine a opposé, selon les temps, des remèdes différents. Hors du pouvoir, elle a réclamé pour elle-même la liberté. Au pouvoir, elle a refusé la liberté et sa tactique n'a jamais varié.

Au moyen âge, elle était puissante et redoutable. La Gnose fut donc persécutée. Le martyrologe est long. Il est dans toutes les mémoires cultivées. Le bûcher éclaira de sa flamme lugubre, des siècles d'odieuse terreur. *L'in-pace*, *l'emmurade* étouffèrent les cris et les pleurs des intimes. La Mort, l'ange noir de l'Apocalypse, plana sur le monde chrétien.

Un seul mot résume ces horreurs : l'INQUISITION !

O martyrs qui priez pour les bourreaux, évêques albigeois et chevaliers, humbles femmes, doux vieillards, jeunes filles et enfants dont ma ville épiscopale vit l'agonie, du sein du colossal bûcher qui dévorait vos corps de chair, vous vous élançâtes, comme des colombes du Paraclet, vers les sommets lumineux de l'Infini, vers les abîmes du Plérôme ! Animez-moi

de votre force et de votre vertu. Illustre prédécesseur d'un successeur indigne de vous, Bertrand d'En-Marti, évêque de Montségur, encouragez-moi et priez pour moi !

V

Le rétablissement de la hiérarchie gnostique albigéoise est gênant pour la curie romaine. Un épiscopat qui remonte aux temps apostoliques ne peut que la troubler et l'inquiéter. La chaîne brisée depuis le xiv^e siècle vient d'être renouée. Que sera-ce quand le développement de la doctrine nécessitera la création de plusieurs sièges ? La Gnose est en voie de formation. Il n'est pas possible que les sièges de Toulouse, de Béziers, de Castres, de Milan, de Constantinople, de Bulgarie ne soient pas prochainement relevés ? Dès que les assemblées seront composées, nous les prierons instamment de désigner leurs candidats au sacre apostolique. Des obstacles momentanés empêchent encore la réunion du concile. Nous ferons tout notre possible pour les écarter.

Il ne se peut que l'idée pour laquelle tant de martyrs sont morts, demeure improductive ; et nous savons que notre grand monde féminin cache dans ses salons et ses retraites mystiques, plus d'une noble et courageuse émule des Esclarmonde de foi et des Maximille.

Il en sera, du reste, ce que voudra le Paraclet. Pneuma-Agion souffle où il veut et ce n'est pas à nous à lui fixer le jour et l'heure.

VI

Telles sont les réflexions que nous a suggérées le décret des Eminentissimes. Nos frères de l'*Initiation*, de l'*Œuvre*, de l'*Etoile* ne nous feront pas défaut quand le moment prédestiné sera venu. Cette espérance repose dans notre sein. En attendant, nous levons les yeux, comme les martyrs d'Orléans, vers les collines éternelles, d'où nous viendra notre secours.

Levavi oculos meos ad montes.

Quand la douce et héroïque femme Slave de 1016 vint dans cette cité d'Orléans, elle n'avait aucune richesse, aucune force, aucun appui, sauf celui de l'Eon CHRISTOS ; et cependant elle y bâtit cette glorieuse église gnostique dont le bûcher a consacré les vertus et la gloire. Ce qui a été fait au moyen âge peut se refaire de nos jours.

Quant à nous, assis sur cette chaire de Jean qui a reçu les promesses de la durée mystique, nous attendons avec foi le jour établi du Plérôme, pour reconstruire Jérusalem.

T JULES, évêque de Montségur.

(JULES DOINEL.)

Jésus de Nazareth ⁽¹⁾

C'est une œuvre audacieuse et bien caractéristique du courant d'idées actuel que cette *Vie de Jésus* de M. Paul de Réglà. Écrit par un savant de premier ordre, impartial, à l'esprit large et généreux, son livre, sorte de récit ésotérique adapté aux théories du jour, marque une étape dans la période de transition qui nous mène du positivisme d'hier au mysticisme de demain, un trait d'union entre le passé et le devenir. Fidèle à la méthode expérimentale, n'avançant rien sans preuves — et les documents abondent après trente années d'études, de voyages, et de recherches, — l'auteur évite jalousement toute envolée imaginative, s'interdit le moindre écart hors des données admises par les doctes académies et, faisant de son glorieux héros un homme en chair et en os, à l'image de ses contemporains terrestres, se refuse à admettre le moindre fait miraculeux, et fournit néanmoins, pour chacun des prodiges accomplis par le grand thérapeute: prophéties, guérisons de possédés et d'infirmes, résurrections même, une explication précise, nette, simple.

« Si l'on veut entendre par *miracle*, annonce-t-il, tout fait que nous ne pouvons encore expliquer, nous admettrons la réalité de la chose. Nous irons même

(1) *Jésus de Nazareth*, au point de vue historique, scientifique et social, par M. PAUL DE REGLA — 1 vol. petit in-8. Prix 8 fr. — Carré, éditeur.

plus loin : nous affirmerons que le miracle a été, est et sera de tous les temps l'X mystérieux, où viendront se heurter les *intelligences bornées* de notre planète.

« Mais si, au contraire, on veut entendre par le mot *miracle*, cette chose impossible, produite de rien, en dehors des lois qui régissent notre monde et ses individualités ; ces faits, qui ne reposent que sur des caprices de Dieu ; comme si Dieu pouvait avoir des caprices ! — cette négation des lois mystérieuses mais immuables, de la vie universelle et individuelle ; si l'on veut, en un mot comme en mille, accepter ce terme de miracle tel que l'a fait l'Église, c'est-à-dire si l'on veut *déifier* le néant, donner une forme à ce qui n'existe pas ; faire que la journée d'hier ne se soit pas produite ; que la mort, la vie, la marche des astres soient soumises à la volonté d'un être quelconque, nous le nierons hautement et avec l'énergie de notre âme indignée devant une telle prétention, négative de la grande idée de Dieu et de cette autre grande chose qui s'appelle la *Vérité!* »

Puis il ajoute :

« Entre l'athéisme des chiffres, entre l'athéisme qui adore le néant et la protestation intellectuelle des bigots, il existe une place, d'où le penseur peut apercevoir la grande idée d'un Dieu souriant et sublime ! »

Bien pensé et bien dit.

Ardemment convaincu de sa thèse, soucieux avant tout de ne livrer au public qu'un récit basé sur des documents historiques irréfutables, sa notoriété de savant lui interdisant d'ailleurs toute hypothèse sur l'au delà, M. de Réglé devait, par la force des choses même,

nier la divinité de Jésus. Moins tenu que lui à la prudence, plus libre d'agir à ma guise, j'élèverai la note d'une octave et, consultant les vieux maîtres, sans songer une minute, moi aussi, à égaler le Christ au Principe causal de toutes choses, à la mystérieuse unité insondable et incompréhensible, je n'en prétendrai pas moins sa mission providentielle, son titre de fils de Dieu légitime, et sa divinité réelle comparée à l'ignorance des humains.

Deux questions se posent d'abord : Jésus a-t-il existé ? quelle est la date de sa naissance ?

L'existence de Jésus ne saurait être mise en doute ; l'ample moisson de faits recueillie par M. de Réglasuffirait au besoin pour dissiper l'incertitude à cet égard.

« Il est facile, déclare aussi Papus dans son magistral *Traité méthodique de science occulte*, de nier Moïse, de dire que Pythagore n'a jamais existé et que Jésus est un mythe. Quelques rabbins inoccupés ont composé le *Sépher*, deux ou trois professeurs, sans emploi à l'époque, se sont cotisés pour inventer la philosophie grecque, quelques initiés ont créé le Christ entre deux danses bachiques, je veux bien ; mais Israël est toujours debout, la Grèce illumine l'intellectualité occidentale de ses enseignements, et le christianisme a pris un bel essor, pour une fourberie du temps.

« Réfléchissons un peu et nous sentirons qu'il y a une tête unique dominant chacun de ces mouvements, comme il n'y en a qu'une pour tous les membres de l'homme. Le jour où il y aura des hommes sans tête,

j'admettrai qu'une collectivité ait écrit l'*Odyssée* ou le *Sépher*, mais, jusque-là, non. »

Quant à la date exacte de la naissance de Jésus, M. Paul de Réglà résume dans un chapitre toutes les contradictions émises à ce sujet, et la place en l'an V avant l'ère chrétienne, en l'an 749 de Rome. Mais, dit-il, « rien n'est aussi incertain, rien n'est aussi douteux et aussi contestable au point de vue historique, que cette naissance du fondateur du christianisme ». Je rappellerai, pour ma part, quelques lignes d'un article paru dans l'*Initiation* de septembre 1889, où j'ai abordé pareille question.

Les Hindous prétendent que, sur les sept rondes à parcourir par la vague de vie sur notre planète, nous sommes maintenant à mi-chemin de la cinquième race de la quatrième ronde, en sorte que nous aurions passé le point polaire de l'humanité. Swedenborg, développant la même théorie, ajoute que, durant leur involution progressive, les hommes avaient successivement perdu : ceux de la première race, l'amour instinctif du Bien (י); ceux de la seconde race, la notion instinctive du Vrai (ה); ceux de la troisième, la compréhension de l'Utile, ou le Bien du Vrai (י), de sorte qu'au milieu de la quatrième race, l'homme parvenu à la dernière étape de sa décadence, ne pouvait être sauvé que par un secours providentiel. Or nous lisons à la page 23 du volume de M. de Réglà : « C'est au moment où le vieux monde est ébranlé dans ses fondements et dans ses croyances, par ses abus mêmes ; alors que Rome, son pivot — gorgé d'or, de richesses et d'orgueil — est livrée aux discussions de

ses rhéteurs, au sabre d'un soldat heureux, aux intrigues de son nombreux clergé et aux ambitions de ses courtisans... pendant que le paganisme croule de toutes parts... qu'il est discuté; que ses dieux, ses déesses et ses prêtres sont tournés en ridicule... que les dieux s'en vont, et que tout se prépare pour une révolution générale dans les idées, les principes et les choses; que les peuples d'Orient, foulés, meurtris, soumis par les armes romaines, jettent un suprême regard dans l'obscur de l'inconnu pour y trouver une lueur d'espérance; c'est à ce moment si solennel, qu'un nouveau phare s'élève à l'horizon, sous l'aspect d'une étoile, droit sur la modeste ville de Nazareth!

« Le réformateur peut se manifester, les temps sont préparés par les événements.

« Le fruit, mûr, ne demande qu'à être détaché du vieil arbre. »

Donc nos deux époques coïncident.

J'avais choisi, pour conclure, cette citation de Saint-Martin (1) :

« Si c'est par le plus élevé des hommes que tous les maux de sa malheureuse postérité ont été engendrés, il était impossible qu'ils fussent réparés par aucun homme de cette postérité, car il faudrait supposer que des êtres dégradés, dénués de tous droits et de toutes *vertus*, seraient plus grands que celui qui était éclairé par la *lumière* même : il faudrait que la faiblesse fût au-dessus de la force. Or si tous les hommes sont dans cet état de faiblesse ; s'ils sont tous liés par les

(1) Saint-Martin, *Tableau naturel*.

mêmes entraves, où trouver parmi eux un être en état de rompre et de délier leurs chaînes ? Et en quel lieu que l'on choisisse cet homme, ne serait-il pas forcé d'attendre que l'on vienne briser les siennes ?

« Il est donc vrai que tous les hommes étant respectivement dans la même impuissance, et cependant étant tous appelés par leur nature à un état de grandeur et de liberté, ils ne pourraient être rétablis dans cet état par un être qui leur serait égal : ce qui prouve que l'agent chargé de leur retracer l'unité divine, doit être par lui-même plus que l'homme.

« Mais si nous portons notre vue au-dessus des *vertus* de l'homme, nous ne pouvons trouver que les vertus de la divinité ; puisque cet homme est émané d'elle directement, et sans le concours d'aucune puissance intermédiaire. L'agent dont nous parlons ayant plus que les *vertus* de l'homme, ne peut avoir rien moins que les *vertus* de Dieu, puisqu'il n'y a rien entre Dieu et l'homme. »

Jésus serait donc l'incarnation d'une étincelle émanée du *verbe* même, c'est-à-dire une corporisation de l'homme idéal, régénéré, du fils de Dieu. » Notre monde à nous, hommes, proclame la Gnose (1) a été racheté par *Jésus*. Il est venu par le canal immaculé de l'Éon *mariam* que nous nommons Marie... Il est animé par *Christ* qui quitta le Plérôme et se reposa sur lui, en lui communiquant la puissance absolue sur le monde de Satan. »

Comment se fit cette incarnation extraordinaire ?

(1) Stany Doinel, cité par Papus (*Traité méthodique de Science occulte*).

Jésus est-il simplement le fils adultérin de Marie, suivant la supposition de M. de Réglà, et de Joseph Panther dont le *Sepher Toldos Joschu* relate l'odieuse trahison (1) ? Si oui, l'enfant devrait alors à cet aventurier l'élément bilieux qui se mêle profondément en lui au lymphatisme et à la nervosité qu'il a hérités de sa mère. Mais pourquoi refuser de croire, avec la légende, à la matérialisation d'un être des sphères supérieures ? Hypothèse plausible, certes, et que M. de Réglà ne traitera pas de hasardeuse, s'il veut bien se reporter aux *Entretiens du comte de Gabalis*, écrits par le pauvre abbé de Villars, assassiné pour sa révélation, et au récit de Voltaire sur l'épidémie de *vampirisme* qui affola les esprits de 1730 à 1735.

Dès lors, si l'on admet la supériorité d'essence de Jésus sur celle des vulgaires humains, combien deviennent légitimes et naturelles cette puissance magnétique et ces facultés soi-disant miraculeuses, si vaillamment et si sagement étudiées par notre auteur au cours de son beau travail ; car, bien que dépouillé de ses attributs divins, le Jésus de M. de Réglà n'en dresse pas moins, au-dessus de la foule instinctive des peuples, son front radieux d'intellectuel et de prophète, nimbé de gloire. C'est le fougueux réformateur, le doux révolutionnaire, inexorable envers les fourbes et les oppresseurs, compatissant aux faibles !

Une légère critique cependant. M. Paul de Réglà parle, à certain chapitre, du manque d'instruction de

(1) Eliphas Lévy, *la Science des Esprits* (Histoire de Jésus suivant les talmudistes).

Jésus, et va jusqu'à le déclarer ignorant des premières notions de l'écriture. Une telle affirmation me semble d'autant plus risquée que sa contradiction formelle se trouve dans la traduction du *Sota* et du *Sanhédrin* donnée par Eliphas Lévy (1).

« Le rabbin Jéhosuah, fils de Pérachiah, qui continuait, après Elchanan, l'éducation du jeune Jésus, l'initia aux connaissances secrètes, mais Jannée ayant fait massacrer tous les initiés, Jéhosuah, pour échapper à cette proscription, s'enfuit à Alexandrie, en Egypte. »

« Ce massacre des initiés, observe Eliphas Lévy, substitué à celui des innocents, nous paraît fort remarquable, surtout si nous nous rappelons qu'au livre I^{er} des *Rois* il est dit que Saül, initié depuis peu dans le cercle des prophètes, était un enfant d'un an lorsqu'il monta sur le trône. Or Saül avait en réalité plus de vingt ans. C'était donc la coutume dans les initiations prophétiques de la Judée, comme dans la franc-maçonnerie moderne, de désigner le grade des initiés par un âge symbolique, et l'Évangile, en parlant du meurtre des enfants de deux ans et au-dessous, ne contredirait pas l'assertion du Talmud, qui à son tour rendrait historiquement plus acceptable le récit de l'Évangile. On peut trouver des traces de la proscription des kabbalistes, toujours persécutés et dénoncés par la synagogue officielle, mais on n'en trouve pas de cette abominable boucherie de petits enfants qui révolte la nature et qui eût à jamais flétri le règne

(1) Eliphas Lévy, *la Science des Esprits* (Histoire de Jésus suivant les talmudistes).

d'Hérode, si c'est à Hérode, comme le veut l'Évangile, et non à Jannée, comme le prétendent les talmudistes, qu'il faut attribuer la proscription dont il s'agit ».

De même, pour un adepte, *douze ans*, c'était l'époque où, le cycle des connaissances parcouru, l'initiation devenait parfaite. De là, très probablement, cette merveilleuse sagesse de Jésus, conversant au temple avec les docteurs.

Enfin, comme dernière preuve à l'appui de l'initiation du Christ au plus haut mystère de la science antique, j'ajouterai ces trois alinéas du livre de Papus (1).

« Des études plus complètes, analogues à notre instruction secondaire, étaient le partage de l'adulte, l'œuvre des Temples, et se nommaient Petits Mystères.

« Ceux qui avaient acquis, au bout d'années quelquefois longues, les connaissances naturelles et humaines des Petits Mystères prenaient le titre de fils de la femme, de héros, de *filz de l'homme* et possédaient certains pouvoirs sociaux, tels que la thérapeutique dans toutes ses branches, la médiation auprès des gouvernants, la magistrature arbitrale, etc. etc...

Les Grands Mystères complétaient ces enseignements par toute une autre hiérarchie de sciences et d'arts, dont la possession donnait à l'initié le titre de fils des Dieux, de *filz de Dieu*, selon que le temple n'était pas ou était métropolitain et, en outre, certains pouvoirs sociaux appelés sacerdotaux et royaux. »

(1) Saint-Yves d'Alveydre, cité par Papus (*Traité méthodique de science occulte*).

A diverses reprises, M. de Réglà me paraît du reste contester lui-même sa trop hâtive assertion, notamment dans la brillante étude sur la sagesse et les connaissances des Esséniens suprêmes interprètes du sens caché de la loi, perdu par les autres sectes, des mystères voilés aux profanes, où il constate l'influence de Jésus parmi les principaux de ces vrais initiés.

« Jésus, le maître actuel, était, comme l'avait été Jean-Baptiste, Essénien de cœur, de pensée et d'éducation. Il appartenait à la haute initiation de cette secte si remarquable, et, à ce titre, tout indépendant qu'il était et tout chef religieux qu'il se déclarait, il trouvait en eux le concours le plus actif et le plus dévoué. »

Puis, dans une note, page 199.

« Jésus fut également très soutenu pendant ses séjours à Jérusalem par les Esséniens qui, reconnaissent en lui un membre considérable de leur secte, le protégèrent et lui furent fidèles jusqu'au delà du mont Golgotha. »

N'honore-t-on pas le savoir d'un maître dont on écrit :

« Jésus, devant l'abondance de la moisson et du manque d'ouvriers, comme il le disait si poétiquement, avait réuni ses disciples préférés et, dans une série d'enseignements particuliers, leur avait révélé les vérités philosophico-religieuses et les lois thérapeutiques qu'il avait cru pouvoir confier à leur intelligence. »

Et ceci :

« Ce qui frappe le plus dans l'enseignement de Jésus,

c'est qu'il semble, lui, le déshérité du monde social résumer en toute sa personne, dans une admirable synthèse philosophique et intellectuelle, toutes les vérités émises çà et là, ainsi que les aspirations les plus hautes des hommes supérieurs de son temps!

« Tout un monde se résume en lui. Et ce monde n'est pas seulement celui de ce pauvre peuple hébreu, au milieu duquel il est né, mais bien celui de l'intelligence universelle, qui palpite en même temps à Alexandrie, à Athènes et à Rome.

« A l'enfant sans nom, au paria de la société juive, la nature a confié les héritages successifs de la sagesse des siècles, pour les faire fructifier dans le présent et dans l'avenir.

« Ce n'est pas, en effet, au peuple juif seulement que Jésus s'adresse ; c'est à toute l'humanité, à tous les hommes ! »

Je voudrais pouvoir reproduire des pages entières du volume que j'ai sous les yeux, volume dont le succès répondra sans nul doute au mérite ; je voudrais évoquer encore ces paysages exquis où renaît l'antique Galilée, rappeler ces explications si précises et si claires, par un vrai savant, d'une série de phénomènes prétendus jusqu'à ce jour rêvés par des hallucinés ou des fous. Mais de tels développements sont impossibles et je me borne à copier une hardie définition des prodiges obtenus, grâce à la Foi alliée au ferme vouloir, parce qu'elle donne un aperçu très complet de la manière habituelle de procéder :

« Cette force est celle qui, de nos jours, produit les cures, dites miraculeuses, opérées dans les chapelles

consacrées à des madones aux noms divers, au profit des croyants qui, placés dans le rayonnement magnétique imprimé à ces chapelles par la foule des fidèles, foule d'autant plus puissante qu'elle est bigote et naïve, y arrivent, comme le centurion de l'Évangile, avec la conviction qu'il suffit d'un seul mot pour que leurs prières soient exaucées.

« Cette force, c'est encore la même que celle qui fait qu'un mot peut tuer ou guérir ; celle qui, dans un incendie d'hôpital, permet à un paralytique, sur le point d'être atteint par les flammes, de se lever brusquement et de s'enfuir loin du sinistre ; celle qui fait que, sous l'impression d'une vive émotion, le cerveau se détraque et donne naissance à la folie. C'est cette force essentiellement physiologique et psychique qui peut nous donner le choléra sous l'influence de la peur, et peut nous en guérir par une influence contraire.

« Cette force, ou plutôt puissance, après avoir violemment surexcité notre cerveau, se porte dans les plus petites ramifications du système nerveux, et peut ainsi produire le bien ou le mal sur l'organe où elle concentre son action.

« Comme exemple de la puissance de ce fait physiologique et psychique, Jésus ne dit-il pas souvent que « la foi peut soulever des montagnes et annihiler le venin des serpents ? »

Je prévoyais, dès le premier tiers du volume, que M. de Réglé, entraîné par son désir continu de se maintenir dans les limites autorisées... — tout juste parfois ! mettons... tolérées — par ses doctes confrères,

inventerait une résurrection de Jésus accessible au commun des intelligences. Ma prévision s'est réalisée ; mais le récit se déroule avec une telle habileté, une telle sincérité de conviction que, sans l'attrister d'une discussion vaine, je chargerai l'auteur lui-même de se réfuter, et cela par cette mâle réplique qu'il s'attire de son avant-propos :

« Du bûcher qui donnait la mort matérielle, la pensée s'élevait encore plus forte, plus vivante que jamais ! On pouvait tuer Jean Huss, Jérôme de Prague, Savonarole, Michel Servet et tant d'autres libres penseurs ; On pouvait courber Galilée et le faire se désavouer... Mais, en agissant ainsi, on assurait le succès du culte de l'idée. La mort enfantait la vie ! Les flammes des auto-da-té allaient porter au loin les germes incorruptibles de la liberté, et, en expirant, victime de ses convictions et de ce qu'il considérait comme l'expression absolue de la vérité, le martyr scellait de son sang, et du sacrifice de sa vie, l'immortalité de son œuvre !

« Jamais Jésus ne fut plus vivant et plus puissant que sur le bois infâme de la croix !

« Enlevez ses douleurs morales de la dernière semaine et sa crucifixion, que restera-t-il ? »

Et je me réserve en outre de lui demander — bas à l'oreille en attendant qu'il le publie — si vraiment sa raison se refuse à croire impossible à un être aussi supérieur que le Christ, à un être doué d'aussi grands pouvoirs, de réaliser, pour peu que l'idée lui en prenne, une matérialisation astrale ?

GEORGE MONTIÈRE.

ÉGLISE ET FIN DE SIÈCLE

Notre société — le fait en ces derniers temps a été maintes fois constaté — est en pleine période de décadence ; ses bases s'effondrent toutes plus ou moins, et, avant qu'il soit longtemps, on peut prévoir que de l'édifice aujourd'hui vacillant, il ne restera plus guère que des ruines amoncelées.

La dissolution est surtout morale ; les hommes d'à présent sont en effet dans une étrange situation d'esprit. La loi n'est plus sans cependant que le scepticisme vrai, celui qui a pour base l'observation scientifique, soit réellement triomphant.

Ce qui caractérise essentiellement les esprits modernes, c'est un état d'indifférence, d'inconscience aussi qui fait que, ne croyant guère quelque chose, les individus se laissent entraîner à vau'l'eau par la vie, n'ayant plus qu'une seule préoccupation en tête, acquérir égoïstement le maximum possible de jouissances immédiates.

Or cet état lamentable est général et atteint indistinctement toutes les classes, depuis les plus modestes jusqu'aux plus élevées ; chaque jour il s'accroît davantage, et modestement il n'est plus d'autorité morale capable d'enrayer son mouvement.

L'Église seule, qui aurait pu tenter cette tâche, est frappée d'impuissance et n'a plus guère qu'une action nominale.

Régnant en apparence sur plusieurs centaines de millions de fidèles, elle ne compte en réalité qu'un bien petit nombre de vrais disciples.

Suivant la parole antique, « les dieux s'en vont et même, pourrait-on presque affirmer, les dieux sont morts ».

Ils sont morts et rien ne les remplace, et les consciences des hommes sont aveuilies.

La crise est générale telle qu'elle fut jadis dans les époques d'affaissement.

Or notre temps est bien un temps de décadence, et, en cette fin de siècle, celle-ci s'accroît de jour en jour, nous menant rapidement vers la catastrophe définitive et fatale, à moins que par une fortune inouïe un événement imprévu ne vienne à changer le cours des choses, à orienter différemment les esprits, à motiver la morale régénération des êtres.

*
*
*

L'Église, avons-nous constaté tout à l'heure, est présentement impuissante.

D'où vient son état d'inertie, et comment a-t-elle été conduite, elle qui par tradition semblerait devoir être la puissance éternelle, à succomber si bien que son action sur les sociétés soit devenue nulle absolument ?

Tel est le problème singulièrement passionnant qu'un prêtre d'un caractère assez rare, M. l'abbé Jeannin, vient de s'efforcer de résoudre en un curieux et suggestif ouvrage publié par lui tout dernièrement

sous ce titre très significatif : *Église et fin de siècle*, à la librairie Chamuel et C^{ie} (1).

Le livre, en vérité, est quelque peu déconcertant, et, vraisemblablement, il est appelé à provoquer une très vive stupéfaction, en raison de ses allures si franchement socialistes — d'un socialisme infiniment élevé, d'ailleurs — chez nombre de lecteurs catholiques sectaires.

Que dit en effet M. l'abbé Jeannin ?

Avec une peu commune audace, faisant à la société son juste procès et établissant son exact bilan, il note en toute impartialité la part vraie qui revient à l'Église dans l'aveulissement général.

Et cette part est importante !

Comment, du reste, en serait-il autrement ?

Dans une société comme la nôtre, de toute nécessité, le clergé remplit un rôle moral considérable ; par suite, son action sur les esprits vaut juste autant qu'il est lui-même plus digne de respect et plus à la hauteur de sa mission.

Or, à l'heure présente, en France, quelle estime mérite l'Église !

Évidemment, on rencontre en grand nombre, parmi les prêtres, des hommes de grande vertu et de réel savoir. Mais, est-ce là tout ce qu'il faut demander, et cela est-il suffisant pour assurer une nation contre toute déchéance spirituelle ?

Hélas ! non.

La Foi, pour ne point vaciller et demeurer triom-

(1) M. l'abbé Jeannin, *Église et fin de siècle*, 1 vol. in-18, chez Chamuel et C^{ie}, 29, rue de Trévise, Paris, 1891.

phante, a besoin de se sentir environnée d'une atmosphère généreuse d'enthousiasme sincère.

Or un tel état d'âme est justement ce qui manque le plus aujourd'hui.

La foi n'est plus et le scepticisme est devenu à peu près général, et non pas seulement par mode, parce qu'il est de bon goût d'affecter l'indifférence, mais surtout par lassitude vraie tant et si bien que notre monde, à présent, s'agite et poursuit son évolution en vertu d'une simple convention quasi jugée sans importance et observée tout bonnement parce que personne ne s'avise de prendre l'initiative de la modifier quelque peu ou de la bouleverser toute.

Un point intéressant demeure inétudié par l'auteur d'*Église et Fin de siècle* ; c'est celui qui a trait à une régénération possible de notre société.

M. l'abbé Jeannin, comme ses contemporains, paraît avoir été touché par l'esprit négatif du doute ; il semble ne compter guère sur un renouveau progressif et sincère de foi ardente et il n'attend le salut que d'un bouleversement brutal des choses.

Une note semblablement pessimiste est, on l'avouera, assez curieuse chez un prêtre.

Elle est logique chez un penseur, par exemple, et l'originalité vraiment intéressante de l'écrivain est uniquement de l'avoir exposée sans ambages, au risque de mécontenter tous ceux du troupeau qui s'endorment dans une quiétude insouciant.

Connaître son mal n'est jamais inutile à qui veut essayer de se guérir!

Il y a gros à parier dans l'occasion actuelle, il est vrai, que la cure ne sera point tentée, le traitement en étant trop ardu; mais enfin, la souffrance aura toujours été mise à jour et étudiée dans ses divers symptômes.

L'avenir, et un avenir prochain, nous dira qui devra une bonne fois l'emporter du patient ou de la maladie!

JACQUES SERDA.





PARTIE LITTÉRAIRE

§ ORAKA

M. le comte Léonce de Larmandie est Commandeur de Geburah. C'est chose peu commune. Les profanes se demanderont quel est cet ordre, s'il émane de la principauté de Lichtenstein ou de cette fameuse république de Counani, morte avant naissance, du royaume des îles Hawaï ou de l'État Libre du Congo, quelle couleur affecte son ruban, combien l'on doit payer le droit de le porter. Ce titre, en effet, ne rappelle-t-il pas ceux que des médecins au nom brésilianiforme obtiennent en récompense d'avoir guéri de quelque maladie pénible quelque général au teint bistré, aux lèvres lippues, à la tignasse de mouton, de ces pays où il faut trois maréchaux pour mener une patrouille.

Or *Geburah* est un mot hébreu. Les initiés n'ignorent point la haute signification qu'il porte en la Kabbale séfirothique. Ils comprendront de suite qu'en l'occurrence il ne veut rien dire du tout,

Quant à *Commandeur*, c'est un grade d'une milice

rêvée, qui serait évidemment copiée sur celle du Temple, mais qui jusqu'ici n'a ni Chevaliers, ni Prieurs, ni Grand-Prieurs, — et qu'un seul Commandeur.

Commandeur de Geburah, cela sonne bien, et voilà pourquoi votre fille est muette.

D'ailleurs, cela n'empêche pas M. le comte Léonce de Larmandie d'être Secrétaire de la Société des gens de lettres.

M. le comte Léonce de Larmandie, qui a fondé avec Joséphin Péladan une Rose-Croix catholique dont les membres se qualifient tout bonnement d'Aristes, de Magnifiques, de Sublimes, vient de publier un livre qui est comme le manifeste de cette société. Titre: EÛRAKA, *Notes sur l'Esotérisme*.

Cette œuvre est un témoignage de l'influence incoercible qu'impose autour de soi un esprit de la puissance de celui du Sar. Outre une abondance de citations latines, outre un effort continu pour se hausser à une solennité d'énonciation, à un absolutisme du jugement, à une immense estime de soi, admissibles seulement lorsque c'est Péladan qui parle, parce que Péladan a une envergure que l'on n'égale point, cette influence se traduit ici par une stupéfaction d'*Oblations*, de *Prolégomènes*, de *Monitoires*, de *Professions de Foi*, d'*Ecthèses*, de *Pro Doma*, d'*Ultima Verba*, qui n'intéressent, eux encore, que lorsque c'est Péladan qui écrit, parce qu'il faut avoir l'allure de Péladan pour que le lecteur s'arrête à tant de menus incidents personnels.

Il y a notamment une *Réponse* destinée à venger

le Sar de l'accusation d'antipatriotisme formulée contre lui... Je pense que le Sar eût été capable de répondre lui-même, s'il l'avait jugé à propos. Mais l'idée ne m'entrera jamais dans la tête, qu'on puisse être à la fois ésotériste et chauvin. On est chèvre ou on est chou, on n'est pas chou-chèvre, ni chèvre-chou.

M. le comte Léonce de Larmandie ne s'embarrasse pas pour si peu. Son livre d'ailleurs présente l'ésotérisme sous un jour inattendu. Les querelles politiques contemporaines, qui pourtant, semble-t-il, n'ont que des titres infiniment vagues à l'attention du philosophe, et surtout du philosophe hermétiste, y occupent une place large. MM. Constans, Ferry, Clémenceau, Rouvier, Spuller, de Freycinet, Quesnay de Beaurepaire, Ranc, Pichon, Pelletan, Cazot, Waddington, et jusqu'à M. Etienne, on ne sait pourquoi, et jusqu'à M. Carnot, qu'on n'eût pas cru susceptible de provoquer telle haine, sont malmenés non moins violemment que peut le faire le quotidien *Intransigeant*. Il va de soi que M. Rochefort est « une supériorité », que le général Boulanger « a voulu nous rendre un peu d'honneur et de liberté », et M. le comte Léonce de Larmandie nous apprend qu'il « ne s'est entendu en politique qu'avec ce dernier ». On peut même lire quelques mots sur le commandant Hériot. De grâce, passons au déluge ! Mais au fait, il y a des injures même pour les morts, comme Paul Bert, même pour ceux qui ont trépassé, en quelque sorte ésotériquement, comme MM. Grévy et Wilson.

Et j'oubliais le maréchal de Mac-Mahon.

En dehors de la politique, les anathèmes du Com-

mandeur de Geburah pleuvent aussi nombreux, aussi véhéments.

Le cardinal de Lavigerie depuis qu'il a feint de se rallier à la démocratie, et M. Hyacinthe Loyson depuis toujours, sont les pires des hommes. M. Renan est un ignorant et un scélérat, — que le dernier livre du Père Didon a « écrasé ». Pêle-mêle sont pris à partie MM. Mendès et de Maupassant, Eiffel et Contamin (pourquoi?), Chapu, Saint-Genest, Mœtterlinck (pourquoi, mais pourquoi?).

Bien entendu, M. Zola est le dernier des derniers.

Parmi les en-allés, Condillac (pourquoi?), Cabanis, Broussais, Comte sont quelque chose comme des émules de Pranzini.

M. Bergerat est « passable », M. Bourget n'est pas tout à fait un imbécile, et M. Barrès « a quelque chose ».

Les admirations d'ailleurs ne sont pas moins étranges :

M. Ledrain est « le premier hébraïsant et orientaliste connu ». — Il n'y a rien d'aussi redoutable que les amis.

Le D^r Gibier est l'homme compétent par excellence en matière de phénomènes psychiques.

Le *Nabab* est un livre « grand », et le seul bon qu'ait produit M. Daudet.

Ph. de Grandlieu est « un homme de valeur ».

La conversion *in extremis* de Littré est prise au sérieux, de même que M^{me} Blavatsky et les Mahatmas.

Ce qui m'amène à certaines opinions scientifiques exprimées de ci de là, et qui stupéfient.

M. le comte Léonce de Larmandie croit à la mé-

diumnité telle que la présente la tourbe des Kardécistes, et, ni plus ni moins qu'un féal de M^{me} Grange ou de M. Denis, il a de Crookes plein la bouche, comme si Wallace, Zoëllner, Aksakoff, Flammarion, de Rochas, Ribot, Richet, n'avaient jamais, eux aussi, braqué sur l'astral leurs engins de précision.

Il croit comme paroles de Sar les contes bleus de Huc et de Gabet, et de Jacolliot.

Il estime à la même valeur le savant et regretté *Lotus* de F.-K. Gaboriau et le ridicule *Artichaut Bleu* des Sept Dormants.

Il donne pour religion à l'Inde contemporaine... le bouddhisme. Je rougis de lui apprendre, avec les plus élémentaires manuels de géographie à l'usage des écoles primaires, que la péninsule est partagée entre les cultes sivaïte, vishnouïte et musulman, la doctrine de Sakya-Mouni en ayant disparu depuis une douzaine de siècles.

Il tient l'Assyrie et la Kaldée pour « les berceaux primitifs de tous les mouvements de l'esprit » ; que fait-il de l'Égypte, et de la Chine, et des Druides, et de l'Inde Védique, ... et de l'Atlantide, et de la Lémurie ? Et à ce propos il réédite la vieille histoire des bergers astronomes de la Babylonie. Quand en finira-t-on avec cette romance qui voudrait conclure de la prodigieuse puissance d'un collègue d'initiés à l'omniscience des vachers d'alentour.

Puis, soudain, la Crémation est attaquée vivement, sans que l'on saisisse ce qu'elle vient faire là. L'auteur allègue contre ce mode funéraire des arguments depuis longtemps réfutés. Et il affirme qu'au crématoire du

Père-Lachaise les gaz produits par la combustion du cadavre « détonnent, l'atmosphère s'empuantit, et l'on peut voir les membres convulsés en d'abominables torsions. » Je conjure M. le comte Léonce de Larmandie d'aller se rendre compte par lui-même, comme je l'ai fait à plusieurs reprises, et il conviendra que sa peinture est un peu poussée au noir.

Ailleurs, il est proclamé que « le matérialisme ne ressuscitera jamais », et que « les peuples chrétiens conserveront l'empire du monde jusqu'au jour du jugement dernier ». N'y a-t-il pas là, disons un oubli regrettable de la loi d'évolution ?

« La communauté chrétienne est la seule qui vise à propager sa foi. » J'aurais trop beau jeu à rappeler la diffusion énorme du bouddhisme ; je me contenterai de demander à l'auteur ce qu'il pense de l'Islam, qui gagne une moyenne annuelle de un million de prosélytes, en Afrique surtout, puis dans l'Inde, au Caucase, dans l'Insulinde, en Chine, en Océanie, et jusqu'au Nippon et chez les Thaïs.

Il est parlé en maints endroits de la supériorité sociale du christianisme sur toutes autres religions, notamment sur le bouddhisme. Cette supériorité, assure M. le comte Léonce de Larmandie, est établie historiquement. Le moindre grain de preuve ferait bien mieux l'affaire que toutes ces affirmations sonores. « Jésus-Christ a indiscutablement introduit dans le monde une formule sociale ignorée avant lui. Il est venu pour les foules, pour les pauvres et les petits, avant lui négligés et dédaignés. C'est pourquoi son symbole est devenu universel. » Il me semble que

les humbles sont au moins autant exaltés dans l'Avesta que dans les Évangiles, qu'au pays des Druides la voix populaire était quelque peu écoutée, que la doctrine sociale de l'Ancien Testament est foncièrement démocratique, enfin que la réforme instaurée par Sakya-Muni n'avait rien d'aristocratique. Et il est avéré *historiquement* que les Pères de l'Eglise chrétienne ont approuvé l'esclavage, tandis que ceux de l'Église bouddhique l'ont non seulement condamné, mais aboli partout sur leur passage ; et que le christianisme a atrocement avili la femme, tandis que le bouddhisme l'a installée au même plan que l'homme.

Quant à l'universalité conquise par le symbole chrétien, on sait que le bouddhisme compte un demi-milliard d'adhérents, et que l'islamisme presque autant que le christianisme, dont les fidèles ne dépassent pas un quart de milliard.

Pour preuve de l'universalité du dogmatisme qui lui est cher, M. le comte Léonce de Larmandie donne ce fait que les sectateurs de Jésus ont baptisé leur culte de *catholique*, d'un mot grec qui signifie *universel*. Étrange argumentation !

Mais la moindre chapelle, fût-elle mormonne, salutiste ou Luciegrangesque, se qualifie d'*universelle*, de même que la moindre tribu sauvage intitule ses membres *les hommes* par excellence, comme s'ils étaient seuls dignes du nom. Il serait plus juste de dire que le catholicisme, au même degré que le protestantisme, l'islamisme, le bouddhisme, le confucianisme, le taoïsme, porte en soi les germes *révélés* de

l'universel et éternel ésotérisme, un dans son essence sous la diversité des apparences.

Qu'est-ce encore que cette assertion : « La source kabbalistique contient surtout la partie dogmatique de la haute doctrine, et la source hindoue en est principalement la poésie. » M. le comte de Larmandie est visiblement peu familier avec l'Orient. On ne s'assied avec cette désinvolture que sur ce que l'on ignore totalement. La Kabbale est grande, certes, mais la métaphysique hindoue l'égale par l'amplitude et par la subtilité à la fois. Il est même plusieurs branches de l'ésotérisme dont l'on ne trouve aucun indice dans la gnose occidentale, alors que la gnose orientale en a poussé l'étude fort loin, par exemple l'ethnographie, la linguistique, certaines parties de la sociologie.

..

Il est douloureux que tant de taches gâtent un livre dont le style s'offre si limpide, si ferme, si suggestif, un livre où les principes généraux de la philosophie, puis de la physique ésotérique, sont exposés avec une méthode si sagace, et sous une forme adéquate au point d'atteindre souvent la décisive perfection.

Chacune des deux parties se subdivise en cinq chapitres, d'où résulte une somme égale à celle des Séphiroth.

Parmi les meilleures pages doivent être lues et relues celles où l'*intellectuel* est différencié, par définition, de l'*intelligent*, et l'ésotérisme de l'exotérisme ; celles où il est traité de l'interprétation hermétique des enseignements chrétiens sur le Paradis, le Purgatoire et

l'Enfer, de la constitution ternaire ou septénaire du microcosme, de la grandeur de la science antique, de la méthode de la synthèse par analogie, des opérations théosophiques sur les nombres.

Le livre étant surtout destiné à rassurer sur le compte de l'occulte les catholiques intelligents mais timorés et à leur démontrer que celui-ci sommeille immanent dans leurs croyances fondamentales et leurs dévotions quotidiennes, l'auteur d'*Eôraka* insiste particulièrement sur les concordances que présentent les dogmes romains d'une part, et de l'autre les doctrines hermétiques. On ne saurait trop le féliciter d'avoir à cette occasion si judicieusement identifié le Corps glorieux des pères grecs et latins et le Nimbe de tous les imagiers du culte au Corps astral des ésotéristes et à l'Aura des neurologues positivistes, le Pêché originel au Karma, le Purgatoire au Kama-Loka, le Paradis au Devakhân (Deva-Loka, S. V. P., ou Svarga) (1).

Seulement, je crois qu'il erre lorsqu'il confond le *manvantara* avec l'éternité. Le *manvantara* est un terme général, une formule algébrique, désignant la *fraction de l'éternité* employée par une entité donnée pour accomplir son cycle évolutif, que cette entité soit un pied de mouton, un rat, un homme, une planète, un système solaire, une nébuleuse ou un univers.

(1) *Devakhân*, ce vocable mâtiné de sanscrit et de thibétain, a été inventé par les blavatskystes, et le bouddhisme ésotérique ou exotérique l'ignore absolument. De même *Jiva* par quoi M. de Larmandie, à la suite des susdits sectaires, désigne le deuxième principe du septénaire humain, ne peut être appliqué au microcosme. Il désigne l'état dualiste et second, relatif, d'une entité macrocosmique, planétaire, mondiale ou universelle, par opposition à *A-djiva*, l'état un et premier, absolu, de celle-ci. Le nom du deuxième principe de la constitution de l'homme est *Prana, Vitalité*.

La seconde partie est exempte des questions de politique courante qui donnent à l'autre une tournure pamphlétaire, ou tout au moins d'actualité, déplorable en une œuvre qui vise à une haute tenue philosophique, et qui l'atteint fréquemment. Du reste, cette section est tellement supérieure, dans le fond comme dans la forme, à la première et tellement complète en soi et parachevée, qu'il semble que celle-ci n'ait été écrite que pour aider celle-là à s'offrir sous la consistance d'un volume.

Après le récit, fort attachant et fort spirituel, de plusieurs phénomènes constatés par lui-même, M. de Larmandie en énonce la raison occulte. Les chapitres où il est de la sorte amené à s'occuper de la signification des songes, des fantômes des vivants, de l'auto-suggestion et de l'auto-hypnotisme, des élémentals et des élémentaires, des possessions et des obsessions, doivent être rangés parmi les plus précieux que l'on ait écrits jusqu'à présent sur ces sujets. Puis le Diable et les miracles sont expliqués. Enfin est esquissée en traits succincts une théorie dynamique de la matière qui, je suis navré d'être obligé de le signaler à l'auteur, est du Schopenhauer pur et du Berkeley, c'est-à-dire du spiritualisme athée, ce qui ressemble peu au catholicisme apostolique et vaticanesque.

*
*
*

Il y a dans *Eôrika* un hors-d'œuvre, une *Ecthèse*, puisque Ecthèse il y a, que j'ai le devoir de ne point passer sous silence.

M. de Larmandie a remarqué que la presse con-

temporaire n'est pas très favorable au catholicisme ésotérique.

Le *Figaro* est innommable. M. Magnard est l'homme le plus éreinté du livre. D'ailleurs, il n'a pas accepté la copie de M. de Larmandie.

La *Revue des Deux Mondes* : ... « pour un de Broglie que de Brunetières » (*sic*). D'ailleurs on n'a pas consenti à y insérer de M. de Larmandie un deuxième article.

« La *Nouvelle Revue* est, avouons-le, beaucoup plus libérale. »

Quant à la *Revue Bleue*, c'est une citadelle inexpugnable, où M. Alfred Rambaud gouverne pour le moins aussi tyrannique qu'un Balmaceda ou un général Hippolyte quelconques. Évidemment, M. de Larmandie ignore que depuis bien des mois M. Rambaud a quitté la direction de la *Revue Bleue*. Évidemment aussi, il n'a jamais approché celui dont il parle, car il saurait que c'est là l'homme le plus accueillant qui soit aux jeunes et aux pittoresques. Les seules indépendants qui aient jamais écrit à la *Revue Politique et Littéraire*, n'ont pu que du temps de M. Rambaud (1).

Au *Correspondant*, il y a, paraît-il, un homme épouvantable, M. Auguste Boucher. D'ailleurs, il n'a pas reçu M. de Larmandie. De plus, celui-ci affirme que M. Lavedan fait la loi en cette revue, alors que, c'est connu, la haute main appartient là à quelques-uns de ces prélats que M. de Larmandie révère, surtout à Nosseigneurs Richard et Perraud.

(1) Ceci dit d'autant plus librement que le signataire de cet article n'a jamais porté un seul manuscrit au périodique en question.

Ce que voyant, M. de Larmandie a résolu la fondation d'un périodique où il soit loisible de traiter comme ils le méritent quiconque n'est pas chrétien, et quiconque l'est selon la formule qui n'est pas celle de Joséphin Péladan, et de M. de Larmandie lui-même.

Entre parenthèses, je comprends mal pourquoi M. de Larmandie, qui déclare en son *Monitoire*, puisque *Monitoire* il y a, « ne point se soucier du nommé public », s'évertue tant pour conquérir une chaire d'où prêcher ledit nommé public.

Titre enviable : *la Révolte intellectuelle*. Collaboration magistrale : MM. Ledrain, Léon Dierx, Alta, Papus, le marquis de Saint-Yves, les D^r Gibier et Nordau, le sculpteur Marquet de Vasselot et le peintre Aman Jean. Joséphin Péladan sera co-directeur ; l'on peut donc être assuré d'avance d'une allure absolument esthétique et d'une fière indépendance.

Cette publication sera l'organe de la Rose-Croix catholique ; elle tendra à établir que l'aboutissement de l'ésotérisme est le catholicisme.

Halte-là !

Et d'abord : *Rose-Croix* et *Catholique*, voilà-t-il pas deux mots qui hurlent comme chien et chat !

Ne lit-on pas en la profession de foi des Rose-Croix citée par Gabriel Naudé, puis par Louis Figuier, et récemment par Papus, aux pages 686 et suivantes de son admirable *Traité* :

1° *Que par leur moyen le triple diadème du Pape sera réduit en poudre ;*

2° *Qu'ils confessent librement, et publient, sans*

aucune crainte d'en être repris, que le Pape est l'Antéchrist;

3° Qu'ils condamnent les blasphèmes de l'Orient et de l'Occident, c'est-à-dire de Mahomet et du Pape.

La *Rose-Croix CATHOLIQUE* n'est donc point fondée à revendiquer la tradition orthodoxe des Rose-Croix héritiers des Templiers, eux-mêmes fils initiatiques des gnostiques issus des esséniens, *desquels a surgi Jésus.*

Or la *Rose-Croix orthodoxe* n'a pas cessé d'exister. Demandez à Stanislas de Guaita.

Et, parallèlement à cette *Rose-Croix, la seule* (1), le Templea engendré les illuminés d'Allemagne, d'où est émané le martinisme.

Or il me semble que le martinisme vit toujours, et se porte même pas mal. Demandez à Papus, à F.-Ch. Barlet, à Julien Lejay.

La *Rose-Croix tout-court* et le martinisme sont donc les seuls ordres actuels qualifiés pour parler au nom de l'ésotérisme chrétien.

Or le chemin où ils marchent n'est pas précisément celui de Rome; ils le prouvent assez chaque jour.

PIERRE TORCY.

(1) Ceci dit d'autant plus librement que le signataire de cet article n'est pas affilié à la *Rose-Croix*.

La Vie d'un Mort

(Suite.)

Et pendant ce temps, Durand, qui n'entendait plus, qui n'avait pas la perception des mots, mais qui encore éprouvait la vibration des mots et par elle seule les comprenait, subissait les affres d'une épouvantable rage, muette, sourde, bouillonnant dans toutes ses fibres et d'autant plus atroce qu'elle lui était inexprimable...

Car l'impression première, intime de ce mort-vivant était identique à celle qu'ont notée quelques léthargiques...

Voici ce que j'ai noté sous la dictée psychique, pénétrante, de Bernard :

— Médecin, brute, triple âne... mort... non, non... je voudrais te sauter à la gorge... je n'ai plus de jambes, plus de jarrets, plus de muscles... Si fait, je les ai... mais pourquoi n'obéissent-ils plus ? Je veux les contracter, je veux agir... et l'action ne répond pas à la volonté... et pourtant je vis, je vis... Sur tout mon corps, je sens comme l'étouffement d'une chape de plomb, c'est comme une gaine qui m'enserme, en s'étroissant. Sensation éprouvée à la main, une fois que j'avais reçu de la pluie sur mes gants... Moi, mort ! mais j'ai l'effroyable torture d'un prurit sur l'épiderme tout entier...

En effet depuis quelques instants, dans ce corps que la vie abandonnait, des phénomènes nouveaux se produisaient...

La sensation générale était bien celle d'une paralysie générale, ou plutôt d'un engourdissement pareil à celui qui parfois surprend un membre laissé dans une position fautive... avec ce grouillement multiple et infinitésimal qui semble le piquement du dedans au dehors de millions d'aiguilles...

C'était là cette démangeaison éprouvée... sortie de la vitalité épidermique, évasion des infiniment petits qui constituent la superficie pelliculaire.

Note d'après Durand :

— Il y a des routes en moi... des courants... Mon être, dans son immobilité apparente, circule effroyablement... Je vois en moi... c'est comme une série de fleuves, de rivières, de ruisseaux qui s'entrecroisent, et où sous des poussées formidables, affolées, le sang et les autres liquides se précipitent... Il y a des arrêts, des écluses qui, au lieu de se lever pour donner issue au flot, s'abaissent... des défilés qui s'obstruent, et cette constriction qui tout à l'heure était extérieure m'écrase, muscles et chair contre les os... Ah ! sous la poussée, il se fait des brisements de fibres, de capillaires tubes qui éclatent avec des bruits aigus... du bruit partout en moi, formidables ruissellements, déchirements, explosions, un acharné combat des choses déréglées... Tout s'arrache des centres, les neutralisations se déséquilibrent... c'est un insupportable grouillis de particules... dans la tête le tintinnement grésillant qui sonne aux oreilles de l'ivrogne...

Ce pauvre Durand n'avait pas l'esprit très scientifique, et pourtant déjà, dans ces constatations brutalement exprimées, il y avait une logique.

Combien de temps a duré en lui cet état de combat moléculaire, je l'ignore... Les phases se succédaient en somme assez rapidement.

Peu à peu, ce désordre se calma du moins en son excès de turbulences. Jusqu'ici, c'était l'émeute extravagante des organismes détraqués, se dissolvant en particules individualisées, s'évadant des centres d'habitat ordinaires et se ruant les uns sur les autres en ennemis furieux. Mais pour le plus grand nombre ce déplacement même, par ruptures de limites, produisait la dissolution, l'absorption, la transformation... Les affinités ou les répulsions amalgamaient des mélanges morts... Si la bête générale vivait encore, les bêtes partielles crevaient une à une, et ainsi la circulation s'arrêtait ; tous les efforts se figeaient en coagulations...

Alors autre chose.

Une sensation universelle, affreuse, équivalente à celle que pendant la vie on qualifie d'écœurement, mais d'autant plus angoissante qu'elle mettait ses affres dégoûtantes dans l'organisme tout entier, dans les recoins les plus secrets de l'être : plus qu'une douleur, l'essence même de la souffrance, affadissement et nausée à la fois...

Puis le grouillement unique se divisant brusquement en courants multiples, dont trois principaux...

JULES LERMINA.

(A suivre.)

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

Si quelque chose peut être particulièrement agréable aux partisans de nos doctrines, c'est sans contredit le succès constant et progressif du groupe.

Depuis le mois dernier deux délégués généraux ont été nommés, l'un pour l'Angleterre et surtout Londres, l'autre pour l'Allemagne. Les délégués généraux sont de puissants agents d'organisation et ces nominations nous promettent un bon nombre de branches à bref délai.

De plus une nouvelle branche vient d'être créée à Barcelone (Espagne) outre celle qui existait déjà à Séville. La branche *Kumris*, de Bruxelles, poursuit ses travaux et a publié son rapport général dans un des derniers numéros du *Voile d'Isis*.

Au Quartier général un nouveau groupe a été constitué. Il a pour but « l'étude *scientifique et expérimentale* des signatures » (sciences dites de divination). Le suprême conseil de l'Ordre Martiniste sera organisé au moment où paraîtra ce numéro. Il comprend 21 membres et s'occupera de suite de la formation des loges.

Les statuts du Groupe, enfin parus en tirage à part, sont à la disposition de nos membres.

VARIÉTÉS

UN PRÊTRE RÉFRACTAIRE

CHEZ M. L'ABBÉ JOUET

C'est un cas assez singulier et assez nouveau que celui de ce prêtre aventurant sa soutane dans les cercles

les plus féroces et les plus intransigeants de l'anarchie, et donnant en langage de chair la réplique aux plus violents leaders révolutionnaires de Clignancourt, de Belleville et de Ménilmontant.

Ces jours derniers les journaux rendaient compte de la réunion de la rue Ramey où l'abbé Jouet plaidait, contre le compagnon Sébastien Faure, la réconciliation du socialisme et de l'Église chrétienne. Je n'avais pu assister à cette joute intéressante et j'en conservais le regret, quand j'appris que le prêtre réfractaire était mis en interdit par l'archevêque de Paris et allait être poursuivi en correctionnelle pour port illégal du costume ecclésiastique qu'il s'obstinait à revêtir. Ma curiosité s'augmenta de ce fait et je voulus voir ce prêtre et le faire parler.

A Passy, rue de Longchamps, un petit appartement au quatrième, au fond de la cour : un bureau, un fauteuil, un bout de tapis rouge commun ; dans un coin, empilés en désordre, des journaux ; une porte ouverte à deux battants laisse voir la chambre à coucher, plus austère encore, un lit sans rideaux, un lavabo, au mur un Christ et un rameau de buis ; chambre de séminaire.

M. l'abbé Jouet peut avoir quarante ans. En général, n'est-ce pas, on divise les curés en curés maigres et en curés gras ; rarement on en trouve « entre les deux » ; on se les représente tout de suite bedonnants et réjouis, ou maigres et sévères. Le nôtre, de taille moyenne, est maigre, d'une maigreur ascétique ; c'est un peu le masque de M. Quesnay de Beaurepaire ; l'expression de la physionomie, mortifiée, presque dure au repos, s'éclaire par instants d'un joli sourire à peine amer, s'ouvrant sur des dents blanches, et par le contraste de ce teint bistré avec des yeux bleus, d'un bleu enfantin.

— Je suis aise de vous voir, monsieur, me dit-il avec un léger accent du Midi. La presse peut beaucoup pour la diffusion des idées dont je me fais l'apôtre ; les conférences, les livres, c'est quelque chose et j'en fais, mais la presse est souveraine. Il est temps qu'elle s'occupe un peu des questions sociales et qu'elle réagisse contre l'envahissement clérical de plus en plus menaçant...

— Menaçant ? fis-je.

Il sourit du bout des lèvres, hocha la tête et dit :

— On oublie trop, monsieur, que le Pape est le seul *souverain* qui ait une école de diplomatie. C'est de cette école, recrutée parmi les plus intelligents des clercs et des abbés romains, que partent, pour toutes les capitales du globe, les nonces apostoliques. Or, qu'est-ce que la diplomatie, sinon l'art de tromper les autres ? Je vous le dis donc, notre République, bonne enfant, naïve et simple, est en train de se faire rouler par les bigots ; et il est à craindre que M. Constans, qui pourtant est en général assez avisé, ne se laisse prendre aux avances fallacieuses des Fava, des Lavigerie, des Richard... Qu'il se méfie !...

— Vous ne les croyez pas sincères ?

Sa bouche se plissa amèrement, son soucil se fronça :

— Ce sont les pires imposteurs, monsieur. Oh ! je les connais, allez ; trop, hélas !

— Un rapprochement entre l'Église et la République ne vous paraît pas efficace ?

— Non seulement je ne le crois pas efficace ni sincère, mais je le trouve dangereux ! vous dis-je. Les ennemis à craindre, ce ne sont pas ceux qui crient ni ceux qui menacent, ce sont au contraire ceux-là qui font le rêve d'entrer en traitres dans la République avec des paroles doucereuses et des promesses mensongères. Voyez le discours du comte d'Haussonville à Toulouse, les proclamations de Mgr Fava et du cardinal Lavigerie ! Les comités électoraux catholiques diocésains, ce sera leur cheval de Troie... Vous verrez... ou plutôt, espérons que nous ne le verrons pas.

— Comment appréciez-vous le socialisme clérical ?

— C'est un leurre, un trompe-l'œil. Le socialisme clérical prêché par le comte de Mun est celui de la lettre encyclique du pape, basé sur le *devoir de charité* : les patrons demeurant libres de faire ou non la charité aux prolétaires... Qu'est-ce que c'est que cette hypocrisie ? N'a-t-on pas toujours prêché la charité ? L'ouvrier ne veut pas d'aumône, lui qui a le droit d'*exiger*, en toute *justice*, sa part de la fortune sociale. Et le *vrai* socialisme chrétien repose sur le principe de *justice*. Baser le so-

cialisme sur la *charité*, c'est recommencer l'éternel mensonge, c'est tourner autour du cercle lamentable... Comment voulez-vous que tous ces gens-là soient sincères ! Il s'entendent comme larrons en foire ; M. de Mun fait du socialisme au nom de la contre-révolution, voulant remonter avant 1789 ; les cléricaux en font en vue des triomphes des principes du *Syllabus* que Mgr Freppel a déclaré être le *palladium* de la société moderne !! C'est ce qu'on a dit de plus énorme jusqu'ici sur cette invraisemblable monstruosité...

— Vous refusez donc de vous soumettre à l'autorité du pape et des évêques ?

— Pardon. Je me sou mets à toutes les lois politiques et religieuses de mon pays, à tous les conciles reçus en France. Je ne m'insurge que contre l'arbitraire et l'abus de pouvoir. Or l'archevêque de Paris a fait de l'arbitraire en m'interdisant de dire la messe ; il ne peut incriminer ni mon enseignement ni mon honneur de prêtre, ni ma vie privée. Je le mets au défi de s'en alléguer là contre... Cela le gêne que je fasse des conférences, que j'écrive des livres, tant pis ! Qu'il me prouve que je travestis l'esprit des conciles, que je falsifie les Pères de l'Église, et je m'inclinerai...

Je ne demande qu'une chose : pouvoir être prêtre et chrétien comme l'étaient les fondateurs du christianisme et leurs successeurs jusqu'au dixième siècle. Je veux vivre dans la liberté de mon esprit civilisé, dans l'honnêteté de ma conscience d'homme et de prêtre. Or l'organisation actuelle de l'Église catholique révolte les instincts laissés en moi de pudeur, de générosité, d'indépendance... Et je le dis tout haut, parce que telle est ma nature, et parce qu'enfin le vase déborde...

— Mais c'est la Réforme que vous recommencez là ?

La voix vibrante, le geste aisé, mon interlocuteur continua :

— C'est plutôt une croisade d'émancipation de conscience chrétienne contre la sacerdotie romaine, contre l'arbitraire et les abus des Princes des Prêtres. Si vous saviez, monsieur, combien le bas clergé souffre de cette tyrannie ! Je le sais bien, ils sont tous avec moi, tous ou

à peu près, ceux qui pensent et ceux qui raisonnent encore, au moins ; mais, habitués à l'obéissance passive absolue dès l'enfance, ils courbent la tête et ravalent le fiel qui leur monte aux lèvres... Si vous saviez, monsieur !...

Très étonné, en effet, je posai naïvement à M. l'abbé Jouet ces quelques questions :

— Le pape est donc discuté parmi le clergé ?

— Mais jamais saint Augustin, ni aucun des Pères de l'Église n'ont admis de nonce du pape dans leurs ressorts ; jamais ils n'ont accepté l'autorité du pontife romain ! L'Église chrétienne était une fédération des églises nationales, où tous les prélats étaient égaux ; en France, les archevêques de Lyon et de Sens étaient les primats des Gaules et chaque église nationale était indépendante des autres. Le pape actuel était le patriarche de l'Italie, pas autre chose. C'est au moyen âge que remontent ces abus, aux ambitieux, à Grégoire VII et Innocent III, qui se firent confier le pouvoir temporel. Encore ne se croyaient-ils pas infailibles ! Mais voyez-vous cette infatuation de Pie IX ! « Je suis *infaillible* ! » Notez que les conciles eux-mêmes n'ont jamais prononcé ce mot-là ! Ils prenaient des décisions souveraines, comme un corps législatif, ou une Cour de cassation, mais jamais ils ne sont allés à une pareille niaiserie.

Timidement, je dis, croyant voir mon interlocuteur sauter en l'air :

— Et les dogmes ?... La divinité du Christ... y croyez-vous ?...

Posément, il répondit :

— Je crois à une force supérieure, raisonnable et consciente dont nous sommes l'émanation, je crois à une Cause dont nous sommes l'effet... Appelez-la Bouddha, Jupiter ou Dieu, n'importe. Je crois aussi que, parmi les hommes, certains sont, par leurs qualités naturelles, plus près de cette Cause, de cette Force ; Moïse, Platon, Confucius, Jésus, sont des frères à cet égard et Jésus, à ce point de vue, est peut-être, en effet, le fils de Dieu... C'est, d'ailleurs, là comme en tant d'autres cas un mystère... Les dix premiers conciles ont bien abouti à la reconnaissance de la divinité du Christ ; mais en quoi

notre filiation à nous diffère-t-elle de celle du Christ?... Ils ne l'ont pas dit... Voyez-vous, nous retombons quand même dans le mystère.

— La confession...

— De même, monsieur, que l'Eucharistie n'était primitivement qu'une forme de socialisme, un banquet fraternel où participaient riches et pauvres, à la charge seule des riches, et où certains s'enivraient, d'ailleurs, copieusement, de même la confession, à l'origine, et dans son essence, n'est qu'un acte d'épanchement libre et entièrement *facultatif*; on l'a rendu obligatoire depuis l'Inquisition...

— Alors, on peut être excellent chrétien, et ne jamais communier, ou communier sans se confesser ?

— Absolument. Vous êtes seul juge du besoin de vous épancher, et vous pouvez vous confesser vous-mêmes si cela vous suffit.

— Comment, alors, les curés *exigent-ils* un bulletin de confession pour le mariage ?

— Mais c'est un abus odieux et imbécile. Vous pouvez forcer le curé à vous marier sans confession, au nom de tous les canons et de toutes les lois civiles possibles. Un bon huissier, allez, et il ne ferait aucune difficulté !...

Ces sortes d'abus, monsieur, c'est ce qu'il y a de plus écœurant au monde. Vous avez lu qu'à propos du passage à Toulon de M. Carnot, un mercredi des Quatre-Temps, les bigots toulousains avaient demandé au Pape la permission de manger une côtelette ! Le pape accorda la permission, à la condition qu'ils n'en mangeraient pas le mercredi précédent !...

Et ces exactions sans nom ! Ce garde municipal qui m'accoste un jour dans la rue pour me demander si, vraiment, comme son curé le lui a dit, il serait obligé de verser 500 fr. au pape et 100 fr. à l'archevêque de Paris pour pouvoir se marier avec une femme divorcée ! Et ce grand industriel du Nord, divorcé lui-même, voulant se remarier religieusement, frappant en vain, lui, à l'archevêché, mais pris de la bonne idée d'aller frapper à la nonciature ; un petit finaud d'abbé romain, à l'œil malin, au parler doux, élève de l'École de diplomatie de Léon XIII, le reçoit et lui dit : « Cela coûtera peut-être

un peu ser, mais on peut touzours trouver des cas dé noullité dé mariaze ; zé connais un avocat à Rome, qui vous enlêvera céla avant six mois. » Pour 8,000 fr., en effet, notre bigot put se remarier à l'Église.

Vous ne trouvez pas, monsieur, que les Chinois auraient plus de raison de nous envoyer leurs missionnaires que nous les nôtres en Chine ?

En somme, on ne doit pas rendre les pauvres prêtres responsables de tout cela, quand on pense à cette éducation des séminaires qui crétinise les cerveaux, anéantit le libre arbitre, feutre la conscience. J'ai entendu des collègues venir se confesser à moi d'avoir lu des livres à l'*index*. Or savez-vous l'origine de l'*index* ? C'est le pape Alexandre VI, le plus fameux des Borgia, qui l'institua pour empêcher qu'on publiât les infamies de sa vie privée...

— Et le denier de Saint-Pierre ?

— C'est fou, cela. Le pape, sujet italien, reçoit, par an, de cinq à dix millions des bigots français... D'ailleurs la France a toujours été la vache laitière de la papauté...

Pendant que j'y étais, je demandai encore à M. l'abbé Jouet son opinion sur le mariage des prêtres. Il répondit :

— Le célibat forcé est absolument contre nature, par conséquent, nul. Je resterai célibataire, moi, parce que je ne veux pas qu'on dise que c'est pour me marier que j'ai entrepris ma croisade. Mais je suis, à cet égard encore, pour la liberté pleine et entière. Oui ! je suis pour l'union libre, l'idéal de Platon. L'Évangile est tout à fait dans ces idées-là, d'ailleurs : voyez Jésus devant Madeleine ; jamais il ne lui fit le moindre reproche. Elle aimait suivant les inclinations de son cœur, c'était bien.

— C'est juste, dis-je.

Je continuai :

— Vous êtes adversaire du Concordat.

D'une voix forte, l'*index* levé comme en chaire, il répondit :

-- Je le respecte comme toutes les lois en vigueur, comme tous les dogmes des premières églises chrétiennes. Mais j'en suis théoriquement l'adversaire parce

qu'il consacre l'assujettissement de la France à la cour de Rome, c'est-à-dire à quelques signors et à quelques congrégations de cardinaux. Je voudrais qu'on le combattit parce qu'il empêche la République de prendre la tête de ce mouvement d'idéalisme chrétien, large, expansif, qui se manifeste si hardiment en France à l'heure qu'il est. Mais j'estime que ce serait une force énorme de perdue si on le dénonçait tout à coup sans préparation. Il y a, auparavant, des idées précieuses à répandre dans les masses et dans le bas clergé. Il faudrait d'abord (mais c'est là tout un programme à développer, monsieur) habituer le peuple croyant à cette idée qu'au temps béni des Pères vénérés de l'Eglise, au temps des premières églises chrétiennes, les élections des évêques et des curés se faisaient par le suffrage universel ; ceci, monsieur, est d'institution divine, d'après saint Cyprien lui-même. Jamais, entendez-vous bien, jamais les Pères n'ont accepté que le pape intervint dans les nominations épiscopales ou curiales. Que le peuple sache cela, qu'il veuille élire ceux dont la vertu, la sagesse, la science, répondent le mieux à son esprit, et vous verrez le pas énorme que fera le progrès social, et vous verrez quel beau recrutement aura fait là la cause de l'émancipation des consciences et de la liberté !

Qu'en même temps on réforme l'éducation du clergé, qui est à l'opposite absolu des traditions chrétiennes. Oui, pour cela, qu'on en revienne avant 1789, alors que les rois, luttant contre l'envahissement de la cour romaine, forçaient les prêtres à passer par l'Université de l'État, à recevoir, avec l'instruction théologique, l'enseignement national, « l'enseignement des quatre articles » du concile présidé à Paris par Bossuet, prêchant l'autonomie de l'Eglise de France ! Et vous aurez aussi, ce jour-là, avec vous, cette innombrable armée de prêtres jusqu'ici asservis au pontife étranger, diffusant alors au profit des idées de liberté les principes du socialisme chrétien.

Oui, on verrait alors, monsieur, on verrait !...

Pour bien se rendre compte du pittoresque de cette conversation, il faut se représenter celui qui me disait ces choses, cette tête d'ascète à l'œil bleu, cette soutane

noire et, si l'on a été quelque peu dévot, évoquer le mystère sacré dont le prêtre était encore entouré il y a deux mois, brisant l'hostie devant les croyants agenouillés... Et, en partant, je le regardais me disant :

— Mais, monsieur, quand je vois cette ignoble exploitation du pauvre, cet abêtissement des consciences, je rougis de porter ce costume...

JULES HURET.

(*L'Écho de Paris.*)

NOUVELLES DIVERSES

La S. T. -- Le colonel Olcott, président de la Société Théosophique, est de passage à Paris, de retour de Londres. Il a constaté que la Société était morte en France et elle ne vaut guère mieux sur le continent européen où elle ne compte plus que six branches.

Papus, dans une lettre adressée au colonel, lui a conseillé de s'adresser à M^{me} la duchesse de Pomar, la seule qui puisse réunir aujourd'hui les sept membres nécessaires à la fondation d'une branche.

*
*
*

Distinction honorifique. — Par décision ministérielle, M. *George Montière*, rédacteur en chef de *l'Initiation*, a été nommé officier d'académie.

Nous sommes heureux d'adresser à cette occasion toutes nos félicitations à notre vaillant ami dont le dévouement à nos idées a toujours été des plus constants. Voilà une récompense bien méritée.

*
*
*

Don au groupe. — Une artiste d'un grand talent, M^{me} Bertie (S. I.), vient de faire don au *Groupe indépendant d'Études ésotériques* d'un superbe pastel, représentant le portrait du président. Ce pastel est destiné à orner la salle de conférences du Groupe.

OUVRAGES NOUVEAUX

Le TEMPLE DE SATAN, tome premier du *Serpent de la Genèse*, par Stanislas de Guaita, vient de paraître à la *Librairie du Merveilleux*, 29, rue de Trévise. — C'est un très fort volume in-8 carré, de plus de 550 pages, édition de luxe, illustrée de nombreuses gravures, dont 16 planches hors texte. — Prix : 15 francs.

Le public parisien, qui a fait un si chaleureux accueil aux précédentes œuvres du poète kabbaliste, ne méconnaîtra pas, dans le *Serpent de la Genèse*, l'ouvrage le plus important et le plus décisif de la série : *Essais de sciences maudites*.

Le TEMPLE DE SATAN est une étude complète de la *Sorcellerie* à toutes les époques et sous toutes ses formes, telle, en vérité, que Stanislas de Guaita était peut-être seul à pouvoir l'écrire. Étayée sur une masse prodigieuse de documents authentiques, pour une bonne part inédits, cette étude témoigne encore d'une compétence vraiment imprévue, en ces matières étranges et troublantes. Enfin, chose plus rare qu'on ne saurait croire, ce livre substantiel et condensé jusqu'à l'excès, ce livre bourré de renseignements et de spécifications précises, n'a rien de difficile ou de rébarbatif ; cette œuvre d'érudition et de science, écrite dans une langue souple, limpide et sobre, bien française, présente l'intérêt et le mouvement d'une œuvre d'imagination : le TEMPLE DE SATAN se lit comme un roman.

A noter, au premier chapitre, le *Procès d'Urbain Grandier* ; au deuxième le *Tableau du Sabbat* et la

Haute chasse ; au quatrième l'*Histoire de Gilles de Rais* et surtout la *Vengeance des Templiers* ; tout le cinquième chapitre, en forme de *dictionnaire*, où l'on a condensé, en 50 pages de petit texte, la matière d'un volume in-8. — Mais le sixième chapitre réserve surtout une surprise au lecteur : il y trouvera sous ce titre : *Le Carmel d'Eugène Vintras et le grand pontife actuel de la secte*, la révélation, avec preuves à l'appui, d'une Sodome mystique, véritable œuvre de prostitution sacrée, qui fonctionne actuellement encore dans plusieurs villes de France. — Recommandons enfin, au septième chapitre, la *Kabbale de Satan-Panthée* et la note concernant *Là Bas*, de M. Huysmans.

Le TEMPLE DE SATAN (tome premier du SERPENT DE LA GENÈSE) constitue à lui seul un tout parfaitement complet. C'est un exposé des faits et des traditions légendaires, dont le tome II, *Clef de la Magie noire*, fournira ultérieurement l'explication scientifique, et dont le tome III, le *Problème du mal*, développera la synthèse métaphysique.

Beaucoup de belles reproductions d'anciennes estampes. — On remarque en outre cinq compositions originales (figures symboliques et pantaculaires), qui font le plus grand honneur à M. Oswald Wirth.

Il a été tiré du TEMPLE DE SATAN trente exemplaires, numérotés à la presse, sur papier des manufactures impériales du Japon. — Prix de l'exemplaire : 30 fr.

L'abondance imprévue des *Matières* nous oblige à renvoyer au prochain numéro la Revue des Revues du mois et la liste des ouvrages reçus.

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

Groupe Indépendant d'Études Ésotériques

SOUS LA DIRECTION DE LA REVUE L'INITIATION

Quartier général :

29, Rue de Trévisse, 29, PARIS

COURS ET CONFÉRENCES PERMANENTS

SUR LA KABBALÉ, LA THÉOSOPHIE, LES SCIENCES OCCULTES

EXPÉRIENCES

d'Hypnotisme, de Spiritisme, de Magie par groupes fermés

(21 GROUPES D'ÉTUDES THÉORIQUES ET PRATIQUES)

Librairie. — Salle de Conférences. — Salle de Cours. — Bibliothèque d'Occultisme. — Bulletin hebdomadaire : *Le Voile d'Isis*, résumant les travaux du groupe pour les membres de province et de l'Étranger.

Tout abonné de l'INITIATION ou du VOILE D'ISIS reçoit sa carte de membre du groupe sur sa demande.

PLUS DE 350 ADHÉRENTS

Nombreuses Sociétés adhérentes, affiliées ou représentées, Branches en Europe et en Amérique

CORRESPONDANTS OFFICIELS ET CHEFS DE GROUPE

France : Paris — Lille — Tours — Lyon — Bordeaux — Marseille — Nancy — Sens — Clermont-Ferrand — St-Dizier — Oyonnax — Carcassonne — Falaise — Alger.

Étranger : Londres — Bruxelles — Liège — Berlin — Amsterdam — Munich — Varsovie — Saint-Petersbourg — Vienne — Genève — Rome — Barcelone — New-York — Québec — La Plata. — Port-Saïd — Panama — Cuba.

La Bibliothèque internationale des œuvres des Femmes (Directrice M^{lle} A. DE WOLSKA) possède une grande salle de lecture au Siège du groupe, 29, rue de Trévisse, où la directrice reçoit les membres de l'œuvre.

Un Bulletin mensuel de la Bibliothèque sera prochainement publié.

VIENT DE PARAÎTRE

F. - CH. BARLET

ESSAI

SUR

L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE

1 vol. in-18, avec figures. . . . 3 fr. 50

Dans ce volume, le rédacteur bien connu de *l'Initiation* expose, en l'appliquant à la philosophie exotérique et ésotérique, une loi générale d'évolution qui permet de déterminer strictement même le caractère des évolutions futures en science, en art ou en sociologie, autant qu'en philosophie.

JÉSUS DE NAZARETH

Au point de vue

HISTORIQUE, SCIENTIFIQUE ET SOCIAL

PAR

PAUL DE RÉGLA

PRIX : 8 FRANCS

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS**
DIRECTEUR-ADJOINT : **LUCIEN MAUCHEL**

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction :

CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

53, rue Saint-André-des-Arts
PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement.

AVANTAGES DES ABONNÉS. — Les abonnés anciens et nouveaux reçoivent gratuitement les primes fréquentes qu'a données et que donnera *l'Initiation*. Chacune de ces primes représente à elle seule la valeur du numéro.

L'Initiation paraît le 15 de chaque mois en un beau numéro de 96 pages, format d'un volume ordinaire. Elle est en vente chez les principaux libraires de Paris (voir leur adresse à la 8^e page).

L'INITIATION

Est en vente

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

A Paris

VIENT DE PARAITRE

LA

MORALE DU BOUDDHISME

Par Léon de ROSNY

Professeur au Collège de France

PRIX : 0 fr. 50

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX

29, rue de Trévisse, — PARIS

Vente de tous les livres et revues d'Occultisme.

ÉGLISE ET FIN DE SIÈCLE

PAR

L'Abbé JEANNIN

Un volume in-18. 3 fr. 50

Rédaction de *l'Initiation* et du *Voile d'Isis*.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.